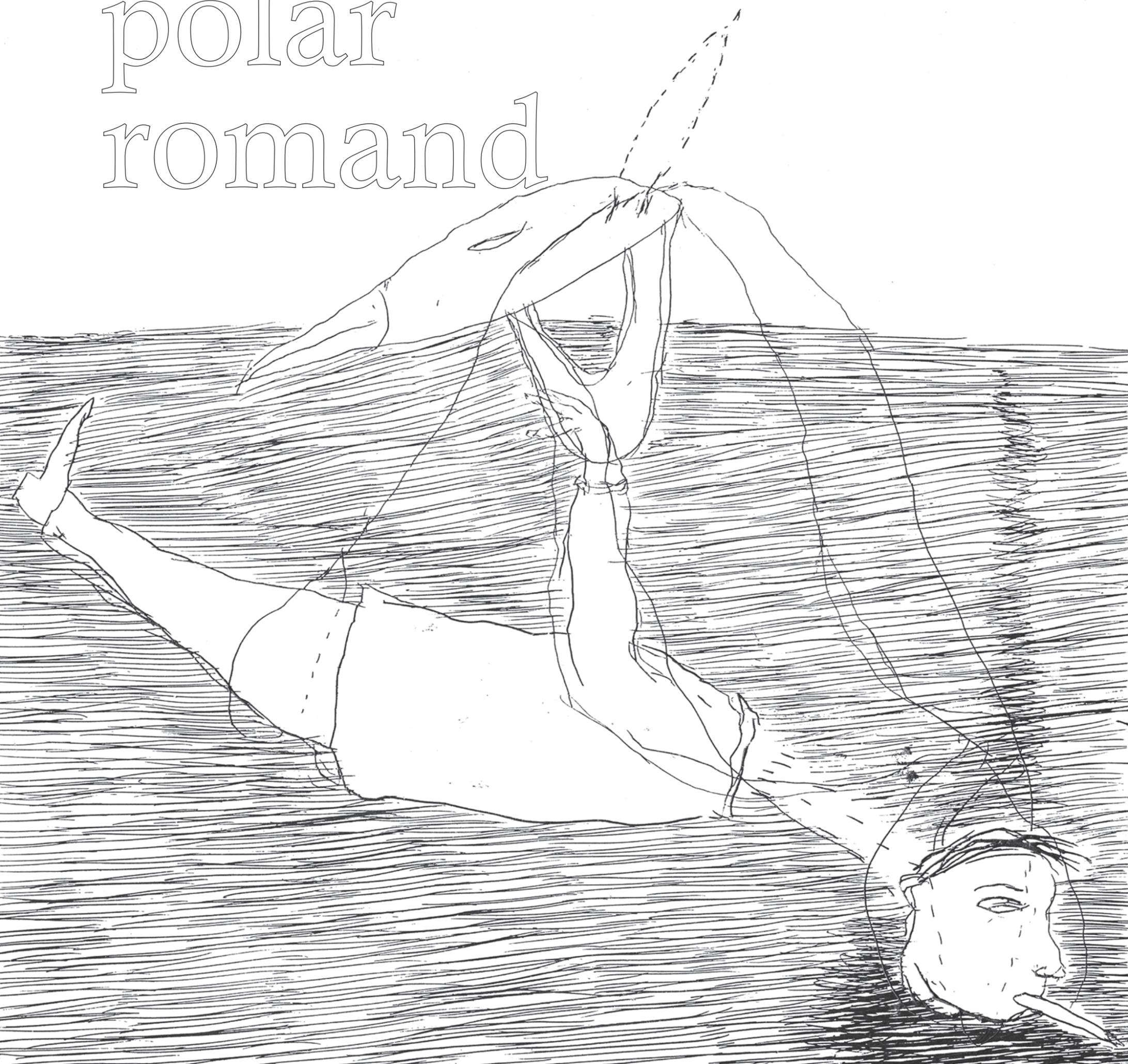


# le persil

## spécial polar romand

Journal inédit, *Le Persil* est à la fois parole et silence. Ce numéro triple «spécial polar romand» contient des articles, des critiques et des inédits d'auteurs qui pratiquent le *noir*. Il a été réalisé par Giuseppe Merrone et coûte :

15 CHF ou 15 euros



**L**ongtemps ignoré, le polar suscite aujourd'hui un engouement sans précédent auprès des auteurs, éditeurs et médias romands. Ce qui pourrait n'être qu'une mode passagère laisse entrevoir pourtant le déploiement de tendances plus durables : toute une économie, un système de validation culturel et institutionnel, ainsi que des engagements littéraires forts.

Fidèle à sa vocation de journal littéraire, *Le Persil* propose ici un « Spécial polar romand » qui en explore les différents courants. Ce numéro, coordonné par Giuseppe Merrone, éditeur et universitaire lausannois, situe le moment présent dans une perspective longue, et tente de dégager ce qui se dessine de vraiment original sur le plan de la création littéraire. Les lecteurs de polars le savent bien : le terreau du crime, de la corruption et de la tragédie se moque de la géographie. Et la Suisse, au même titre que les pays nordiques – et sans doute davantage vu l'importance de la place financière et la place stratégique qu'elle occupe en Europe – ne fait pas exception. Il n'y avait donc aucune raison pour que les bonnes histoires du coin ne finissent pas par trouver leurs auteurs d'ici.

Rappelons toutefois que la récurrence possible de succès commerciaux individuels, comme c'est le cas cette année pour Marc Voltenauer, ne débouchera probablement pas sur un cercle économique vertueux du « polar romand » articulé à une base régionale forte. Le succès du « modèle nordique » repose, lui, sur certains éléments difficiles à imiter : la main-

mise sur la production locale par les éditeurs locaux, et la projection des œuvres sur le plan international via le marché de la traduction.

Soulignons ensuite que, loin d'adhérer à une version essentialisée, identitaire, du « polar romand », qui finit toujours par ressembler à du folklore, les contributeurs du numéro essaient de montrer en quoi le polar est d'abord une éducation du regard, c'est-à-dire autre chose qu'un simple divertissement ou un plan marketing. Ce qu'on appelle le *noir* en particulier reste un des possibles de la pensée critique et un lieu d'expérimentation littéraire ; c'est ce que prouvent les récits fictionnels édités à la fin de ce numéro, tous affranchis des soi-disant canons du polar.

Au travers de portraits, d'analyses et de nouvelles inédites, cette parution propose donc de partir à la (re)découverte de quelques pionniers du « polar romand », comme Corinne Jaquet ou Michel Bory ; d'écrivains confirmés du *noir*, comme Daniel Abimi, Jean Chauma ou Joseph Incardona ; d'une série d'auteurs émergents, comme Olivier Chapuis, Florian Eglin, Marie-Christine Horn, Frédéric Jaccaud ou Quentin Mouron.

*Ont contribué à la réalisation de ce numéro : Daniel Abimi – Stéphanie Berg – Olivier Chapuis – Jean-Yves Dubath – Florian Eglin – Isabelle Falconnier – Pierre Fankhauser – Joseph Incardona – Valérie Ivanović – Giuseppe Merrone – Nathalie Monbaron – Quentin Mouron – Francis Richard – Géranium Robert – Cédric Segapelli.*

## Édito

# Le « polar romand » aujourd'hui

Giuseppe Merrone

**D**ans les années 1970 encore, voire dans la décennie suivante, les auteurs de polars en Suisse romande étaient peu nombreux, rarement spécialisés dans le genre, et s'inspiraient presque exclusivement de modèles narratifs traditionnels. Pierre Stanne par exemple, dans *Du champagne pour Véronique* (1971) de Henri-Charles Tauxe, est un détective privé des plus classiques ; dans son récit, raconté à la première

personne, il fait preuve de l'humour gouailleur d'un Nestor Burma, le célèbre héros de Léo Malet. Autre exemple, le style de Georges Simenon et la manière de ses personnages ont influencé *Le Cri du silence* (1985) du Jurassien Charles-André Gunzinger.

Ce référentiel narratif persiste de nos jours ; il suscite une adhésion importante et continuera probablement à faire son

bonhomme de chemin. Depuis les années 1990, il est dignement représenté par deux auteurs bien insérés dans le paysage social et médiatique romand : Corinne Jaquet à Genève, et Michel Bory à Lausanne. Tous deux ont su camper l'archétype du policier droit et compétent, attachant d'humanité, le commissaire Simon pour l'une (Jaquet 2007), l'inspecteur Perrin pour l'autre (Bory 1996, 1997). Leurs récits, privilégiant des enquêtes en sourdine à la Maigret et un ancrage local prononcé, dessinent à eux seuls un contenu matriciel auquel on peut rattacher toute une littérature, souvent confidentielle, parfois à succès, comme c'est actuellement le cas pour *Le Dragon du Muveran* (2015) de Marc Voltenauer.

Corinne Jaquet et Michel Bory ont également la particularité de faire jouer à plein leur propre expérience professionnelle (ils sont journalistes de métier) pour donner un cadre rigoureux à la progression de leurs enquêtes (Jaquet 2011 ; Bory 2016). Ils ne sont d'ailleurs plus les seuls. De nombreux auteurs de romans policiers vivant dans la région pratiquent en effet le genre comme l'à-côté ou le prolongement fictionnel d'un métier « sérieux » : Patrick Delachaux (2003, 2005) est un ex-policier ; Vincent Delay (2013) est juriste ; Yves Balet (2014) est avocat et notaire ; Olivia Gerig (2014) est criminologue ; Gilles de Montmollin (2010, 2012, 2014) est géographe et navigateur ; Sandrine Warêne (2015) est RH dans une banque suisse ; Nicolas Feuz (2015a, 2015b) est procureur ; Fabien Fessli (2015) est journaliste ; Mark Zellweger (2014, 2015, 2016) est expert en stratégie, renseignement et marketing ; Daniel Cordonnier (2015) est psychologue, tout comme Steve Mons (2016) ; Rachel Maeder (2012, 2013, 2016) est égyptologue.

## Nouvelles formes

Avec la publication en France des romans de Jean-Patrick Manchette et l'essor du néopolar, ses références au roman noir américain et sa veine libertaire (Mouchard 2006), le « polar romand » va lui aussi engendrer des formes plus hybrides. Dans le cas de *Meurtre au musée* (1985) de Jean-Pierre Keller, la mise en scène d'un assassinat-suicide sert à l'illustration d'une thèse sociologique : démontrer la violence sous-jacente à tout l'art moderne. Au début du *Bal des capons* (1997) de Jean-Jacques Busino, un tourbillon de brèves séquences, écrites dans le fameux style behavioriste du roman noir, nous entraîne dans un univers sordide, situé aux alentours de Fribourg, qui montre d'une manière radicale l'envers du décor helvétique : justice et police corrompues, qui laissent impunis pédophilie, pornographie, viol et assassinat.

En 1998, l'épanouissement du genre se confirme par le fait que trois jeunes auteurs suisses – Paul Milan, avec *Légitime défonce*, Jean-Jacques Busino, avec *Au nom du père qui a l'es-*

*sieu*, Grégoire Carbasse, avec *L'Helvète underground* – aient pu contribuer à la collection française en vogue du Poulpe, une série policière imaginée et lancée par le romancier et philosophe libertaire français Jean-Bernard Pouy (Rohrbach 2007). Le principe de la collection, publiée aux éditions Baleine, veut que divers auteurs se relaient pour faire exister le détective Gabriel Lecouvreur, alias Le Poulpe. Sensibles au malaise de la société moderne, les écrivains s'inspirent de faits divers révélateurs. Ainsi les trois enquêtes helvétiques ont-elles pour sujet la xénophobie des milices privées, les liens louches entre des organismes humanitaires et les régimes politiques dictatoriaux ou le blanchiment de l'argent sale de la mafia russe.

Plus généralement, on constate que la publication à Paris présuppose soit le renoncement au cadre helvétique sur le plan de l'intrigue, comme chez Delacorta (1985, 1992) ou chez Jean-Jacques Fiechter (1993), soit la variation obligée sur certains thèmes associés à l'image (négative) du pays, comme c'est le cas dans les enquêtes suisses du Poulpe. Un autre exemple typique de ce phénomène est *L'Étoile d'or* (1998) de Daniel Zufferey, inspiré par l'affaire des fonds juifs.

Bien entendu, les tares helvétiques ne sont pas moins stigmatisées dans les romans publiés en Suisse même : citons *Swisschoc* (1985) de Jean Dumur, qui confronte le règne de l'argent aux idéaux de mai 68 dans l'histoire de l'enlèvement d'un grand patron par un groupuscule gauchiste ; dans *Demi-sang suisse* (1994) de Jacques-Étienne Bovard, on trouve l'écho de l'affaire des fiches de la police fédérale, et de la xénophobie provoquée par le problème de l'immigration clandestine ; *Swiss trafic* (2013) de Marie Anna Barbey met en scène la traite des êtres humains et l'exploitation sexuelle de femmes étrangères ; *Sirius* (2014) de Pierre Fankhauser, récit glaçant et sophistiqué, revisite la tragédie de l'Ordre du Temple solaire.

## Roman noir

Si on laisse de côté la prétention à vouloir imiter un scénario économique à la scandinave ou à calquer toute projection commerciale sur celle d'un Joël Dicker, la vogue du « polar romand » laisse entrevoir une tendance de fond sous l'écume médiatique. Le moment présent est marqué par l'implantation de plus en plus significative d'une école du *noir* en Suisse francophone, qui devrait survivre aux effets de mode par ses qualités proprement littéraires. Initiée par des auteurs comme Jean-Jacques Busino, cette tendance se poursuit de nos jours grâce aux livres coup-de-poing de Marc Milliand (2009, 2013) et de Marie-Christine Horn (2006, 2015), ou à travers les subtils développements narratifs d'un Laurent Trousselle (2007, 2012) et d'un Daniel Abimi (2009, 2012, 2015). Ce dernier porte au plus haut l'idée que le *noir* n'est pas dépendant d'un contexte urbain réputé pour sa dangerosité – américain, ita-

lien ou français –, mais qu'il est une manière de voir et de faire voir une société; le fait divers devenant autant un enjeu qu'un prétexte, un symptôme subordonné à une atmosphère, l'esprit d'un lieu, ici Lausanne.

Chez Daniel Abimi, le crime lui-même, pourtant objet d'investigation judiciaire, se joue du dispositif normatif, si caractéristique du roman policier traditionnel, qui donne comme finalité à l'enquête le rétablissement de la règle de droit et l'élimination du coupable de l'espace social légitime. Pour le romancier *noir*, au contraire, l'ordre du droit est transitoire, contradictoire et nullement bon en soi (Manchette 1976). Le crime, s'il reste central, ne l'est que parce qu'il endosse le rôle de révélateur des dysfonctionnements individuels et sociaux, dans un lieu donné, à un moment donné (Popescu 2012). Le roman noir offre alors un point de vue critique sur le monde, tant sur le plan philosophique que sociologique, et incarne une forme individualiste, souvent libertaire, d'engagement politique (Corcuff 2013).

Joseph Incardona, auteur genevois d'adoption, s'inscrit pleinement dans cette conception du roman noir qu'il nomme «roman du déséquilibre». L'individu y est saisi dans ses doutes, ses inquiétudes (Incardona 2014b); la tragédie des êtres devenant école d'écriture, inspiration directement liée à la vie (Incardona 2015); l'écrivain venant lui-même d'un monde marqué par le noir: le chômage, la nuit, les bars, les gens louches (Incardona 2008). Dans certains récits d'Incardona (2014a, 2016), on trouve d'ailleurs des références directes à sa propre expérience et à une certaine tradition américaine, exemplaire de ce point de vue: John Fante, Harry Crews ou Edward Bunker.

Dans la lignée d'un Edward Bunker justement, c'est à Jean Chauma, écrivain français d'origine, que nous devons l'expression la plus extrême de cette orientation. Publiant sous pseudonyme, Chauma extrait la substance de ses romans d'un passé personnel qui souffre peu d'équivalents: la guerre, les braquages, la prison (Chauma 2008). Certes fictionnels, ses récits sont néanmoins centrés sur des personnages qui agrègent des profils appartenant à l'horizon d'expérience de l'auteur, et sur des situations représentatives du Milieu français des années 1960-70, l'intrigue ayant pour objectif principal de réinvestir leurs significations. Le résultat est une vaste entreprise de déconstruction des représentations dominantes du banditisme, un principe explicatif des conduites criminelles lié au «non-langage» des voyous, ainsi qu'une véritable grammaire du passage à l'acte (Chauma 2013, 2015). Mais le projet va plus loin. Ce détour par l'univers des marges force le lecteur à une prise de conscience réflexive sur sa propre condition d'individu honnête, son sens moral et son degré d'aliénation.

Dans *Le Banc* (2011) en particulier, Jean Chauma arrive à nous emmener avec une écriture, qu'on qualifiera de photographique et sensorielle, au cœur des questionnements existentiels. Par sa verbosité, son dispositif théâtral, ce roman pousse si loin les logiques à l'œuvre dans le roman noir qu'il en brouille les contenus, comme pour mieux affirmer, après Jean-Patrick Manchette et plusieurs autres, un positionnement littéraire et intellectuel fort, qu'on ne saurait abandonner au seul cercle des lettrés bien-pensants.

Cette littérarité du roman noir, progressivement reconvenue en Suisse romande, représente une possibilité d'affirmation nouvelle, et désormais crédible, pour la génération émergente, comme en témoigne l'impressionnant *Hécate* (2014) de Frédéric Jaccaud ou ce petit fleuron de construction narrative qu'est *Le Parc* (2015) d'Olivier Chapuis; les subversions littéraires d'un Florian Eglin (2016) ou la virtuosité stylistique d'un Quentin Mouron (2015, 2016); la confrontation à l'indicible d'un Antoine Jaquier (2015) ou les romans engagés d'un Sébastien Meier (2014, 2016).

Se renforce en outre une tendance cyclique – on pense à Anne Cuneo (2000), Jérôme Meizoz (2006) ou Olivier Sillig (2016) – qui pousse des écrivains consacrés sous d'autres cieux à se rapprocher ponctuellement ou durablement du polar, du *noir* en particulier (Dubath 2015; Urech 2016; Maret 2016); à utiliser le prétexte de l'enquête et ses stéréotypes pour armer un puissant vecteur de critique sociale (Albanese 2014, 2016), voire pour démêler les fils d'enjeux politiques locaux (Fournier 2014; Chappuis 2016; Sansonnens 2016) ou internationaux (Verdan 2015).

Au demeurant, et sans préjuger d'une forme de distanciation humoristique, qu'on retrouve tant chez Joseph Incardona que chez Daniel Abimi, Quentin Mouron ou Florian Eglin, la téléologie du *noir* n'adhère à aucun folklore local, fût-il culinaire; elle est universellement celle du pire, dans la mesure où les déchirures existentielles et sociales y sont portées vers leurs conséquences ultimes; rien ne pouvant altérer – même une enquête couronnée de succès – la pente nihiliste du récit, et renverser la tendance du monde à être ce qu'il est.

Cet article est la version abrégée, entièrement remaniée et actualisée du chapitre «Les habits noirs du polar romand» publié sous la direction de Roger Francillon dans *Histoire de la littérature en Suisse romande* (Genève, Zoé, 2015). Ne pouvant proposer dans le format *Persil* qu'une vue synthétique et quelques lignes de force argumentatives, nous avons toutefois choisi de citer un maximum d'auteurs, et ainsi permettre l'établissement d'une première bibliographie d'orientation pour le lecteur intéressé.

Giuseppe Merrone est le fondateur et directeur des éditions BSN Press, à Lausanne.

- Abimi Daniel**  
(2009) *Le Dernier Échangeur*, Orbe, Bernard Campiche.  
(2012) *Le Cadeau de Noël*, Orbe, Bernard Campiche.  
(2015) *Le Baron*, Orbe, Bernard Campiche.
- Albanese Antonio**  
(2014) *Une brute au grand cœur*, Lausanne, BSN Press.  
(2016) *Voir Venise et vomir*, Lausanne, BSN Press.
- Balet Yves**  
(2014) *Le Mystère de Pepeyrand*, Genève, Slatkine.
- Barbey Mary Anna**  
(2013) *Swiss trafic*, Genève, Éditions des Sauvages.
- Bory Michel**  
(1996) *Perrin à Moudon*, Lausanne, RomPol.  
(1997) *L'inspecteur Perrin croit au père Noël*, Lausanne, RomPol.  
(2016) *L'Affaire du buste assassin*, Lausanne, RomPol.
- Bovard Jacques-Étienne**  
(1994) *Demi-sang suisse*, Orbe, Bernard Campiche.
- Busino Jean-Jacques**  
(1997) *Le Bal des capons*, Paris, Payot/Rivages.  
(1998) *Au nom du piètre qui a l'essieu*, Paris, Baleine.
- Carbasse Grégoire**  
(1998) *L'Helvétie underground*, Paris, Baleine.
- Chappuis Guy-Olivier**  
(2016) *Sous le viaduc*, Genève, Éditions des Sauvages.
- Chapuis Olivier**  
(2015) *Le Parc*, Lausanne, BSN Press.
- Chauma Jean**  
(2008) *Poèmes et récit de plaine*, Lausanne, Antipodes.  
(2011) *Le Banc*, Lausanne, BSN Press.  
(2013) *Échappement libre*, Lausanne, BSN Press.  
(2015) *À plat*, Lausanne, BSN Press.
- Corcuff Philippe**  
(2013) *Polars, philosophie et critique sociale*, Paris, Textuel.
- Cordonnier Daniel**  
(2015) *Le Bleu de l'or*, Lausanne, Favre.
- Cuneo Anne**  
(2000) *Le Sourire de Lisa*, Orbe, Bernard Campiche.
- Delachaux Patrick**  
(2003) *Flic de quartier*, Genève, Zoé.  
(2005) *Flic à Bangkok*, Genève, Zoé.
- Delacorta (Daniel Odier)**  
(1985) *Diva, Nana, Luna, Lola*, Paris, Mazarine.  
(1992) *Rap à Babylone Beach*, Paris, Éditions du Masque.
- Delay Vincent**  
(2013) *Le Boucher de la St-Martin*, Lausanne, Éditions-Limitées.
- Dubath Jean-Yves**  
(2015) *Des géôles*, Lausanne, BSN Press.
- Dumur Jean**  
(1985) *Swisschoc*, Lausanne, Favre.
- Eglin Florian**  
(2016) *Ciao connard*, Paris, La Grande Ourse.
- Fankhauser Pierre**  
(2014) *Sirius*, Lausanne, BSN Press.
- Fessli Fabien**  
(2015) *En eau salée*, Genève, Cousu Mouche.
- Feuz Nicolas**  
(2015a) *Emorata. Pour quelques grammes de chair*, Lille, TheBookEdition.  
(2015b) *Les Bouches*, Lille, TheBookEdition.
- Fiechter Jean-Jacques**  
(1993) *Tiré à part*, Paris, Denoël.
- Fournier Bastien**  
(2014) *L'Assassinat de Rudolf Schumacher*, Vevey, L'Aire.
- Gerig Olivia**  
(2014) *L'Ogre du Salève*, Genève, Encre Fraîche.
- Gunzinger Charles-André**  
(1985) *Le Cri du silence*, Lausanne, Favre.
- Horn Marie-Christine**  
(2006) *La Piquère*, Paris, Mic-Mac.  
(2015) *Tout ce qui est rouge*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Incardona Joseph**  
(2008) *Remington*, Paris, Fayard.  
(2014a) *Le Cul entre deux chaises*, Lausanne, BSN Press.  
(2014b) *Aller simple pour Nomad Island*, Paris, Seuil.  
(2015) *Derrière les panneaux, il y a des hommes*, Le Bouscat, Finitude.  
(2016) *Permis C*, Lausanne, BSN Press.
- Jaccard Frédéric**  
(2013) *La Nuit*, Paris, Gallimard.  
(2014) *Hécate*, Paris, Gallimard.  
(2016) *Exil*, Paris, Gallimard.
- Jaquet Corinne**  
(2007) *Genève la noire*, Avin, Luce Wilquin, 2 vol.  
(2011) *Zoom sur Plainpalais*, Avin, Luce Wilquin.
- Jaquier Antoine**  
(2015) *Avec les chiens*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Keller Jean-Pierre**  
(1985) *Meurtre au musée*, Genève, Zoé.
- Maeder Rachel**  
(2012) *Le Jugement de Seth*, Lausanne, Plaisir de lire.  
(2013) *Qui ne sait se taire nuit à son pays*, Lausanne, Plaisir de lire.  
(2016) *Pillages*, Lausanne, Plaisir de lire.
- Manchette Jean-Patrick**  
(1976) «Cinq remarques sur mon gagne-pain», in *Chroniques*, Paris, Payot/Rivages, 1996.
- Maret Arnaud**  
(2016) *Rusalka*, Vevey, L'Aire.
- Meier Sébastien**  
(2014) *Les Ombres du métis*, Genève, Zoé.  
(2016) *Le Nom du père*, Genève, Zoé.
- Meizoz Jérôme**  
(2006) *Le Rapport Amar*, Genève, Zoé.
- Milan Paul**  
(1998) *Légitime défonce*, Paris, Baleine.
- Milliard Marc**  
(2009) *Première à droite après l'Éden*, Genève, Faim de siècle et Cousu Mouche.  
(2013) *La Chambre blanche*, Genève, Faim de siècle et Cousu Mouche.
- Mons Steve**  
(2016) *Fascination*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- Montmollin Gilles de**  
(2010) *Le Sommet de la pyramide*, Sainte-Croix, Mon Village.  
(2012) *Latitude 58*, Sainte-Croix, Mon Village.  
(2014) *La fille qui n'aimait pas la foule*, Lausanne, BSN Press.
- Mouchard Benoît**  
(2006) *Manchette: le nouveau roman noir*, Paris, Séguier/Archimbaud.
- Mouron Quentin**  
(2015) *Trois gouttes de sang et un nuage de coke*, Paris, La Grande Ourse.  
(2016) *L'Âge de l'héroïne*, Paris, La Grande Ourse.
- Popescu Marius Daniel (éd.)**  
(2012) *Léman Noir*, Lausanne, BSN Press.
- Rohrbach Véronique**  
(2007) *Politique du polar. Jean-Bernard Pouy*, Lausanne, Archipel.
- Sansonens Julien**  
(2016) *Les Ordres de grandeur*, Vevey, L'Aire.
- Sillig Olivier**  
(2016) *Jambon dodu*, Vevey, Hélice Hélas.
- Taxe Henri-Charles**  
(1971) *Du champagne pour Véronique*, Feuille d'avis de Lausanne.
- Trousselle Laurent**  
(2007) *Marche, arrêt. Point mort*, Genève, Faim de siècle et Cousu Mouche.  
(2012) *Graine de Sabbat*, Genève, Faim de siècle et Cousu Mouche.
- Urech Marie-Jeanne**  
(2016) *Malax*, Vevey, Hélice Hélas.
- Verdan Nicolas**  
(2015) *Le Mur grec*, Orbe, Bernard Campiche.
- Voltenauer Marc**  
(2015) *Le Dragon du Muveran*, Lausanne, Plaisir de lire.
- Warègne Sandrine**  
(2015) *Le Banquier du quai du Mont-Blanc*, Sainte-Croix, Mon Village.
- Zellweger Mark**  
(2014) *L'Envol des Faucons*, Pully, Eaux Troubles.  
(2015) *Panique au Vatican*, Pully, Eaux Troubles.  
(2016) *Double jeu*, Pully, Eaux Troubles.
- Zufferey Daniel**  
(1998) *L'Étoile d'or*, Paris, Éditions du Masque.

# Corinne Jaquet, reine genevoise du crime

Isabelle Falconnier

La romancière genevoise plonge depuis vingt ans dans les secrets bien gardés de sa ville au travers de polars et thrillers populaires et bien menés. Entretien.

**Q**uand on aime, on ne compte pas. Corinne Jaquet, née à Genève en 1959, enfant de Carouge, aime tant sa ville qu'en presque vingt ans, elle lui a dédié une douzaine de romans policiers et thrillers dressant un portrait passionné, contrasté, attachant et original de la République du bout du Léman.

Politologue de formation, diplômée de l'Institut HEI en 1983, elle tient la rubrique judiciaire du journal *La Suisse* avant d'y rédiger ses premières chroniques d'histoire criminelle. Ainsi, *Meurtre à Genève* est paru en feuilleton dans le journal avant d'être publié en 1990. Installée à Veyrier, elle fonde en 1996 le *Journal de Veyrier*, journal communal paraissant six fois par an, qui fête ses vingt ans d'existence. En 1997, forte de dix ans d'expérience au Palais de justice, elle publie *Le Pendu de la Treille*, soit le mystère de la mort de Georges Bertin, retrouvé pendu à un arbre de la Treille, sous les fenêtres de l'Exécutif, au lendemain de son élection au gouvernement genevois. Depuis, de la Vieille-Ville aux Pâquis, en passant par Plainpalais, Saint-Gervais, les Grottes, Champel ou Carouge, de la grande bourgeoisie aux cercles d'artistes, du monde du sport à celui de la prostitution, pas un quartier de Genève, pas un milieu socioculturel qui n'ait échappé à son sens du mystère, de l'intrigue et des dessous d'une ville dont la réputation de cachottière n'est pas usurpée.

**Corinne Jaquet, quand et comment est partie l'envie de vous emparer de votre ville à travers des intrigues policières ?**

J'ai toujours aimé ma ville, toujours été passionnée par son histoire. Y dessiner des histoires fut une évidence.

**Après vingt ans d'exploration romanesque de Genève, qu'en retirez-vous ?**

Qu'il y a encore des tas d'histoires à y placer. J'ai aussi compris que les Genevois adorent lire des histoires qui se déroulent dans leur ville.

**Vous baladez-vous en imaginant toujours le pire derrière les façades des maisons, comme atteinte d'une sorte de déformation professionnelle ?**

Ah ah, oui, c'est un peu ça ! Je vois des recoins où des drôles d'histoires pourraient se passer. Je me demande parfois si c'est bien normal...

**Aimez-vous Genève encore plus qu'avant ?**

Toujours plus ! C'est MA ville. J'adore partir, j'adore revenir. C'est sans doute la plus belle ville du monde. Vous avez déjà regardé la rade au lever du jour ? Au coucher du soleil ? C'est unique au monde.

**Voyez-vous vos polars comme une invitation lancée au lecteur pour qu'il regarde la ville qui l'entoure différemment ?**

Oui, j'ai envie que les lecteurs me suivent et j'essaie de leur glisser à l'oreille toutes les découvertes que je fais dans l'histoire, tous les petits secrets ou souvenirs sur la ville que m'ont transmis mon père ou mes grands-parents.

**Plainpalais, Carouge, Pâquis : quels quartiers genevois sont les plus inspirants pour une intrigue ?**

Chaque quartier a son caractère, sa population, ses odeurs. Chacun a presque son langage. Le mystère peut être partout, il doit surtout être où on ne l'attend pas !

**Où trouvez-vous vos histoires ? Les faits divers racontés par la presse ? Votre imagination ?**

Dans les humains qui nous entourent surtout. Plus précisément dans leur comportement. Je suis très réceptive aux

relations entre les gens, je vois les regards en coin, je capte les inimitiés, l'hypocrisie... Je sens très vite quand quelqu'un est franc avec moi ou non. J'observe la vie autour de moi et j'y prends plein de choses. C'est peut-être pour ça que je donne souvent l'impression de ne pas vivre sur notre planète!

**Quelle est votre méthode de travail? Beaucoup de documentation, de balades sur le terrain, puis la rédaction?**

Un livre mûrit lentement dans ma tête. Je lis, je me documente, je cherche quel personnage pourra être l'outil idéal pour l'intrigue que je veux écrire.

**Vous avez longtemps fait de la chronique judiciaire. En quoi cela vous est utile pour écrire des romans?**

Mille choses : les tensions entre les êtres, les atmosphères familiales, la déchéance parfois. Il y a si longtemps que j'ai découvert l'envers du décor sur les bancs des tribunaux.

**Vous en avez tiré *Meurtres à Genève* et *La Secrète a 100 ans*, directement liés à la scène criminelle genevoise...**

Oui, ce sont des livres qui m'ont aidée à m'installer dans ce monde gris-noir. Je tiens beaucoup aussi à l'ouvrage que j'ai écrit en 2006 sur l'avocat Dominique Poncet. L'homme fut pour moi très précieux. C'est un livre que le Barreau m'a commandé, mais que j'ai écrit avec tendresse pour ce grand maître.

**Après plusieurs romans policiers, vous écrivez un thriller, *Aussi noire que d'encre*. Quelle différence faites-vous entre «roman policier» et «thriller»?**

J'ai voulu essayer le thriller parce qu'il répond à des règles différentes. C'était une façon de faire évoluer ma plume vers des livres plus « nerveux ». Sans pour autant renier mes autres romans. Mon vrai univers reste celui de Simenon.

**Qu'est-ce qu'un bon polar à vos yeux?**

Aujourd'hui, il est trop diversifié pour que l'on généralise. Un polar, c'est un dérivatif, ça peut aussi être une gifle qui nous sort de notre train-train. Pour moi, c'est un jeu de pistes que je construis pour mon lecteur. Chez moi, pas de militantisme, pas de « critique de la société ».

**Pourquoi le polar est-il actuellement si rassembleur, consensuel?**

C'est peut-être populaire parce que ça exorcise... Quand j'ai commencé, en 1997, j'étais presque seule en Suisse romande.

**Pourquoi vous sentez-vous à l'aise dans ce genre large du polar?**

C'est un genre qui permet tout et je l'ai démontré, moi qui adore l'histoire : mes lecteurs me disent souvent que dans mes romans, on apprend plein de choses sur Genève, sur son histoire... Mais on peut tout écrire dans tous les livres. Pas plus dans un polar qu'ailleurs.

**À quand des romans d'amour signés Corinne Jaquet?**

J'en rêve ! Franchement ! J'ai, entre autres, un sujet en préparation qui sera ni polar, ni genevois. Mais c'est curieux, ça me paraît plus angoissant...

**Depuis quelques années, vous vous êtes aussi tournée vers l'écriture pour la jeunesse. Vous allez dans les écoles pour des ateliers d'écriture et écrivez des romans policiers pour jeunes ados qui ont pour héros Monsieur Chose : c'est un bon public?**

Les enfants ne laissent rien passer. Ils ont une mémoire incroyable et s'arrêtent beaucoup aux détails. C'est donc exigeant.

**Vous habitez Veyrier, où vous avez créé il y a vingt ans le *Journal de Veyrier*. À quoi ressemble votre univers personnel?**

J'adore notre maison de Veyrier, son petit jardin et sa piscine. C'est un lieu de famille et de travail à la fois, mon paradis, mon refuge. Je prépare mes livres dans mon bureau du sous-sol, où ma chienne dispose d'un confortable canapé pour ronfler pendant que je travaille... Les phases d'écriture pure se font souvent dans un fauteuil du salon, dans la véranda ou encore dans le jardin, selon la saison. Je suis mariée depuis vingt-cinq ans à un agent de voyages, mon fils de vingt-deux ans est en master à l'EPFL. L'écriture trouve sa place quand le travail pour le *Journal* suit son cours. Je n'ai jamais réussi à écrire aux mêmes heures. Je crois, en fait, que je déteste tout ce qui est toujours la même chose. L'écriture vient quand elle vient et on fait avec. Mes deux amours acceptent ces moments où je ne suis plus vraiment là. J'ai beaucoup de chance d'être très bien entourée.

**À quand une réédition papier, en format poche, de vos livres parus chez Luce Wilquin et désormais introuvables sur papier?**

C'est fait ! J'ai récupéré par convention judiciaire tous mes droits sur ce que j'appelle désormais « mes quartiers genevois ». Et je vais tous les rééditer en format poche. Le premier vient de sortir de presse au Québec et sera en vente au festival Lausan'noir. Il va rejoindre mes thrillers « Slatkine » en numérique aussi. Il est magnifique. Pour cela, j'ai créé un nouveau label : « La Collection du Chien jaune », en référence à Simenon et à un labrador que j'ai beaucoup aimé. C'est toute une aventure qui m'a appris beaucoup. Chaque fois que je crois « poser les rames », je repars dans autre chose. Quand je crois à une idée, je vais jusqu'au bout. C'est comme ça que j'ai réussi à publier plus de vingt livres en vingt-six ans!

# Michel Bory, un père pour l'inspecteur Perrin

Isabelle Falconnier

Michel Bory a créé l'inspecteur Perrin en 1995. Treize volumes de ses aventures plus tard, visite chez l'ancien journaliste et baroudeur à Grandson.

C'est peut-être la seule coquetterie de cet auteur trop discret: Alexandre Perrin, son double inspecteur de la police de sûreté vaudoise, est né en 1946, trois ans plus tard que Michel Bory, né lui en 1943 à Lausanne. C'est dans *Le Barbare et les Jonquilles*, publié en 1995, l'histoire d'un inspecteur qui, en montant les Escaliers-du-Marché à Lausanne, se fait tirer dessus et du coup mène l'enquête sans autre victime que lui-même, que l'inspecteur Perrin apparaît pour la première fois. Ce printemps 2016, pour le treizième épisode de ses aventures, *L'Affaire du buste assassin*, Bory le sort de sa retraite hollandaise et l'emmène à Avenches résoudre une affaire où le buste en or de Marc-Aurèle joue un rôle pour le moins sanglant.

Michel Bory habite Grandson depuis 1991, au rez-de-chaussée d'un immeuble qui surplombe le bourg médiéval. Il a deux grands enfants nés en 1991 et 1994, une chatte nommée Minstinguette et une femme avec qui il essaie de «recoler les morceaux». Bourlingueur, il a grandi auprès d'un père maître d'école à Noville puis au collège de la Croix d'Ouchy à Lausanne. Biberonné à Simenon, à Tintin et à l'émission «Énigmes et aventures» chaque lundi soir à la radio, il tombe très vite dans les bras de l'écrivain anglais Graham Greene, «un vrai mentor» – et n'en revient pas qu'il soit venu passer les dernières années de sa vie à Vevey.

Après une école de journalisme à Paris, des petits boulots dans la presse à Paris ou Rabat, il commence à Radio Lausanne en 1963. «C'était la place du village culturelle en

Suisse dans ces années, et l'organe d'information majeur. En plus la radio produisait des pièces de théâtre, des concerts...» Parfait pour celui qui rêve d'écrire pour le théâtre et le cinéma. Il s'adonne d'ailleurs avec bonheur au genre du film radiophonique, encouragé par son grand frère cinéaste Jean-Marc Bory. Après quelques voyages au Canada et aux Antilles, il devient en 1968 correspondant vaudois pour la télévision romande et publie en 1973 un premier livre, *Un goût de sel*, rassemblant des chroniques radio. En 1977, il fonde l'association Plans-Fixes parce qu'il manquait «de vrais entretiens avec les personnalités culturelles romandes» et pour «mettre l'outil cinéma à disposition de la mémoire», réalise des films pour la télévision, un film sur Jean Villard Gilles puis un long métrage, *L'Année du renard*. Il s'engage en parallèle au CICR pour différentes missions, puis retourne à la radio romande jusqu'à sa retraite en 2008. «J'ai beaucoup aimé le journalisme. C'est un métier qui ouvre des portes. Qui nous oblige à aller dans des lieux où on n'irait pas.»

L'inspecteur Perrin est né de son envie d'écrire les films qu'il rêvait de faire. «Nous étions à la fin des années 1980 envahis par des histoires policières venues d'ailleurs, des États-Unis principalement. Il nous fallait des romans policiers suisses.» L'intérêt des lecteurs pour ses livres se manifeste rapidement, l'incitant à se lancer dans une série avec Perrin en personnage récurrent.

Perrin habite avenue du Servan 25 dans le quartier de Montchoisi, où Michel Bory a passé son enfance, est marié à

une pharmacienne, élève deux filles et arpente la Cité – où se trouvait l'hôtel de police vaudois avant son déménagement à la Blécherette – dans tous les sens. «Plusieurs commissaires de police que j'ai connus ont servi de modèle. Pour la femme de Perrin, je me suis sans doute inspiré de Gisèle Ansermet, que j'ai bien connue, et qui était pharmacienne avant d'être auteure et cinéaste. Et j'avais envie de mettre mon expérience de Lausanne en scène. Le roman policier est parfait : il implique un parcours dans lequel on peut mettre tous les lieux que l'on connaît. Les gens aiment connaître les endroits. Ce qui demande beaucoup plus de rigueur.»

Perrin n'a rien du superflic ou du héros, mais tout de l'homme standard, banal, doté d'un solide sens de la justice et de l'honnêteté, physiquement résistant mais très loin du Rambo surgonflé des séries américaines des années 1990. «C'est voulu. Le lecteur peut s'identifier à Perrin. Et cela me permet de toucher des sujets tabous car, du coup, dès qu'il lui arrive la moindre chose, par exemple d'être trompé, cela bouleverse sa vie. Maigret, de même, enfile ses charentaises le soir en arrivant chez lui.» Bory dit que Perrin a hérité de sa timidité, de sa réserve naturelle. «Il lambine aussi, il recule, et soudain il démarre et remonte la colonne d'un coup, s'énerve, s'active.»

Son nom a toute une histoire : Perrin s'appelle d'abord Blanc dans une pièce de théâtre radiophonique intitulée *Feu la guerre froide*. La mise en ondes ayant été attribuée à un certain Claude Blanc, il a fallu changer rapidement le patronyme de l'inspecteur. Bory se souvient alors de Julien Perrin, un inspecteur de police lausannois qu'il avait connu dans les années 1960 et que ses collègues surnommaient «l'écrivain» parce qu'il écrivait des romans. C'est même Chessex qui l'avait encouragé à faire son portrait pour la radio. Perrin, le vrai, était hélas déjà mort lorsque le Perrin de fiction voit le jour.

Après *Le Barbare et les Jonquilles* en 1995, Bory emmène Perrin sur les canaux de Hollande (*L'inspecteur Perrin va en bateau*, 1995), dans des fouilles archéologiques à Moudon (*Perrin à Moudon*, 1996), entre Bercher et Évolène sur les traces d'une fillette disparue (*L'inspecteur Perrin croit au père Noël*, 1997), sur les pistes de ski de la Barboleuse pour démasquer une aventurière qui tente de gruger le CICR (*Les Mensonges de l'inspecteur Perrin*, 2000), chez lui à Grandson pour déjouer une arnaque et la vente d'un alpage suisse à des Chinois de Hong Kong (*Bienvenue à New Hong-Kong*, 2001), dans des entrepôts frigorifiques de Puidoux abritant une drôle de secte (*Perrin a peur dans le noir*, 2005), à Caux et la bâtisse baroque du Réarmement moral (*L'Assassinat du président Bush*, 2006) ou encore à Avenches pour tenter de résoudre une affaire impliquant notables locaux et mystères historiques (*L'Affaire du buste assassin*, 2016).

«Une histoire, c'est d'abord un lieu, une rue, une maison, un paysage. J'aime imaginer en regardant un lieu ce qu'il y avait avant. Le lieu génère une histoire. Je suis attiré par les lieux forts, pittoresques.» *Sécession à Grandson*, paru en 2013, devait être le dernier volume des aventures de l'inspecteur Perrin, envoyé pour faire face à un mouvement sécessionniste sur les rives du lac de Neuchâtel mais se retrouvant à épouser la cause des rebelles. Mais Bory, qui entre-temps a signé une enquête journalistique sur l'affaire Légeret (*Le triple crime de Vevey. Synthèse de l'affaire Légeret*) a replongé avec l'affaire du buste d'Avenches. «Je voue un véritable culte à la réalité. La réalité dépasse toujours la fiction. J'ai toujours été soucieux d'être crédible. Écrire un roman policier, c'est comme une poupée gigogne : je me mets dans la peau de l'enquêteur, qui lui-même se met dans la peau de l'assassin, qui lui-même se met dans la peau de la victime. Pour écrire un roman policier, il faut être curieux, observateur, avoir de l'empathie pour les gentils comme pour les méchants. C'est un exercice passionnant qui demande beaucoup de concentration. Presque une forme de méditation.»

Pour donner vie à Perrin, Michel Bory s'est associé à son ami d'enfance Jacques Leresche, qui s'est fait éditeur à côté de ses activités de gestionnaire de fortune et député socialiste, et a lancé le label RomPol depuis son bureau de la rue Pré-du-Marché. Plusieurs titres de l'inspecteur Perrin, dont le premier, sont épuisés : Bory a des idées de rééditions derrière la tête. Tout comme des scénarios tirés de ses livres prêts à être tournés pour la télévision. Et s'il a longtemps pensé que «Pour vivre heureux, il faut partir», il a désormais «changé d'avis».

Isabelle Falconnier est critique littéraire à *L'Hebdo*, présidente du Salon du livre et de la presse de Genève et déléguée à la politique du livre de la Ville de Lausanne.

# Chroniques du noir

Cédric Segapelli

**F**lic, amateur de polars. C'est ainsi que l'on me désigne lorsque l'on évoque les «Chroniques du noir» que je rédige, depuis plus de cinq ans, pour un blog dont la thématique est dévolue aux romans noirs et aux polars. J'ignore si cette formulation est empreinte d'une certaine condescendance, d'une forme de mépris ou si elle ne sert qu'à déterminer tout simplement, de manière factuelle, ce que je suis, à savoir policier depuis vingt-six ans et passionné du genre littéraire depuis toujours. Au regard de mon métier et de mon intérêt pour ce type de romans, on me demande fréquemment si j'ai embrassé la carrière de policier en fonction des polars que j'ai lus ou si l'un d'entre eux aurait pu influencer mon orientation professionnelle. Je dois avouer que la corrélation entre ces deux activités est extrêmement tenue et, pour être tout à fait clair, je ne suis pas devenu policier parce que je lisais ce type de romans, tout comme je ne me suis pas intéressé aux polars par rapport au choix de mon métier. Finalement, si j'aime le noir, ce n'est pas pour prolonger une quelconque succession de sensations que la profession me prodigue quotidiennement, mais parce qu'il autopsy plus qu'aucune autre littérature ne saurait le faire toute l'abondance des malaises d'une société au travers de l'histoire ou plus précisément du roman d'un crime.

C'est très souvent par le biais du genre littéraire noir que l'auteur s'emploie à décortiquer un modèle social pour mettre en exergue les carences, les non-dits et les fragilités d'un milieu ou d'un environnement bouleversé par le fait divers qui s'incarne dans le sursaut de fureur, de révolte ou de désespoir d'un individu ou d'un groupe transgressant des normes et des valeurs dans lesquels ils ne se reconnaissent plus. En cela, de nombreux textes émanant du roman noir prennent une forme de revendication lorsqu'ils évoquent par exemple la fermeture d'une usine dans *Aux animaux la guerre* (Actes Sud, 2016) de Nicolas Mathieu ou la pollution d'une friche industrielle dans *Le Dernier Jour d'un homme* (Rivages, 2010) de Pascal Dessaint, quand ce n'est pas le modèle suédois dans son entier qui est examiné sous toutes ses coutures par Maj Sjöwall et Per Wahlöö, un couple d'auteurs mettant en scène

les enquêtes du commissaire Martin Beck dans dix ouvrages formant le *Roman d'un crime* (Rivages 2008-2010).

Particulièrement en Suisse romande, l'origine d'un blog consacré au noir réside dans la volonté de partager ces lectures, des romans moins formatés, dont les médias traditionnels ne parlent que très peu et qui peinent parfois à trouver leur place sur les étals des librairies. Car contrairement à ce que l'on prétend, le lecteur ne trouve pas forcément le livre qu'il souhaite : dans sa quête, il doit tout d'abord franchir les murailles du même roman ornant les entrées des chaînes de librairie, contourner les ouvrages en tête de gondoles campés devant les tables de présentoir et faire fi du matraquage médiatique consacré aux mêmes auteurs de best-sellers. Une orientation forcée que l'on retrouve également dans le paysage numérique du livre. Au fil des années, force est de constater qu'un blog dédié aux romans noirs et aux polars, loin de compléter l'offre journalistique, devient un substitut à une déficience et un silence médiatique assourdissant, particulièrement en ce qui concerne un genre qui reste, aujourd'hui encore, bien trop décrié. Et ce ne sont pas les romans calibrés pour le plus grand nombre qui vont contribuer à réhabiliter le noir aux yeux d'une intelligentsia intellectuelle qui affiche à la fois sa méconnaissance et son mépris pour ce type de littérature.

La constitution d'un blog chroniquant romans noirs et intrigues policières m'a permis de découvrir tout un monde de l'édition que je ne connaissais que très peu et de côtoyer d'autres blogueurs amateurs du genre policier à l'instar de sites comme Encore du Noir, Le Vent Sombre ou Le Blog du Polar de Velda qui mettent en évidence la diversité des très nombreuses parutions qu'ils valorisent dans la rigueur d'articles de qualité. Car, pour se démarquer de la kyrielle de blogs littéraires, il est indispensable de s'imposer quelques principes éditoriaux permettant de susciter un certain intérêt auprès des lecteurs en quête de découvertes. C'est ainsi qu'au-delà de leurs démarches littéraires, je me distancie des auteurs, ne cherchant pas à compiler ou à collectionner autographes et autres selfies que je pourrais récolter dans les salons et festivals que je ne fréquente d'ailleurs que très rare-

ment. Il en va de même pour les maisons d'édition qui me sollicitent pour effectuer du service presse, démarche que je refuse régulièrement, estimant que pour promouvoir le livre, il m'apparaît comme essentiel d'en faire l'acquisition avec ses propres deniers, bénéficiant ainsi d'une certaine indépendance critique et d'une absence de contrainte dans le choix de mes lectures. Fort de cette autonomie, je ne cherche finalement ni à plaire ni à déplaire à l'ensemble des acteurs composant le paysage littéraire du polar et du roman noir car, aussi positif ou négatif qu'il soit, il importe de développer un argumentaire étayé pour rédiger une critique forcément empreinte d'une dose de subjectivité en rapport au lecteur que je suis, m'appropriant le livre au travers de mes propres perceptions. Il faut avouer que les déceptions restent plutôt anecdotiques, car l'expérience et la constellation de contacts constitués au cours de toutes ces années permettent de détecter plus aisément les ouvrages suscitant l'enthousiasme.

Festivals, salons du livre, numéros hors-série : depuis quelque temps, on assiste à l'émergence du *noir* à laquelle les grands noms de l'édition du polar ont contribué depuis tant d'années à l'instar de Rivages/Noir qui, aujourd'hui encore, reste l'une des références emblématiques du genre. David Peace, James Ellroy ou Hervé Le Corre sont les quelques auteurs qui conjuguent qualités narratives avec un style éprouvé qui a marqué et marquera encore toute une génération de lecteurs. Dans un registre plus confidentiel, on appréciera la ligne éditoriale de la maison d'édition Gallmeister qui s'oriente vers les auteurs nord-américains comme Lance Weller avec *Wilderness* (2013), Benjamin Whitmer avec *Pike* (2015) et la redécouverte de toute l'œuvre de James Crumley dont la nouvelle traduction de *Fausse Piste* (2016) illustrée par Chabouté. Nombreux sont ces auteurs américains qui ont d'ailleurs dépassé la catégorisation des codes et des genres littéraires. Toujours plus confidentiels, il faut saluer des maisons d'édition comme La Manufacture de Livres et sa collection «Territori», permettant de mettre en évidence quelques perles noires comme *Clouer l'Ouest* (2014) de Séverine Chevalier, qui restera l'un des tout grand roman noir qu'il m'ait été donné de lire. On pourra citer également les éditions Asphalte contribuant à promouvoir des auteurs hispaniques tels que Carlos Zanon avec *J'ai été Johnny Thunders* (2016) ou Boris Quercia mettant en scène l'inspecteur Quiñones dans *Les Rues de Santiago* (2014) et *Tant de Chiens* (2015). Et il ne s'agit là que d'un petit florilège d'auteurs bousculant les idées reçues d'un genre qui n'a plus rien à prouver.

Le polar suisse, par contre, n'existe pas. Il s'inscrit malheureusement dans une dimension régionale dont les rares exceptions comme Martin Suter, Sunil Man et quelques autres ne font que confirmer ce triste constat. Dans un contexte de

marché, on oppose le *krimi* alémanique au polar romand en arguant le fait qu'il ne s'agit pas du même public, renonçant ainsi, au sein d'une nation multilingue, à faire les frais d'une traduction. Un manque d'audace et d'ambition que l'on retrouve d'ailleurs dans la méconnaissance crasse du milieu littéraire romand en ce qui concerne le *noir*. Ainsi l'émergence du polar en suisse romande s'inscrit-elle dans le sillage des modèles de best-seller à l'exemple de Vargas, Läckberg et Musso, qui deviennent les références des écrivains romands se lançant parfois maladroitement dans le genre noir. Certes, on peut écrire un roman noir ou un polar sans en avoir lu, cela reste même préférable plutôt que de succomber aux influences des auteurs les plus visibles et de s'égarer dans la sempiternelle course au succès qui s'incarne avec l'affichage sur les réseaux sociaux du nombre d'exemplaires vendus ou de son classement dans les grandes chaînes de librairies. Plaire au plus grand nombre, parfois au détriment de l'histoire, semble être le credo de ces écrivains en quête de consécration.

En dépit de ce tableau funeste, il faudra s'intéresser aux nombreux acteurs participant à cette émergence du polar suisse romand qui parviennent à mettre en avant toutes les qualités narratives d'un genre en pleine effervescence auquel le collectif *Léman Noir* (2012), mené par Marius Daniel Popescu, a largement contribué avec ce recueil de nouvelles noires édité par BSN Press, maison dirigée par Giuseppe Merrone. Ce passionné du polar propose régulièrement des textes d'auteurs consacrés du *noir*, Jean Chauma ou Joseph Incardona, mais également de belles découvertes : *Le Parc* (2015) d'Olivier Chapuis, par exemple, est un véritable travail d'orfèvre *made in Switzerland*.

Il faudra examiner la belle collection de polars originaux, rassemblés au sein des «Furieux Sauvages», maison d'édition créée par Valérie Solano, qui s'ingénie à mettre en exergue une autre Suisse que celle que l'on dépeint habituellement. Il faudra également s'attarder sur l'œuvre de Daniel Abimi mettant en scène les pérégrinations du journaliste Michel Rod et de son comparse l'inspecteur Mariani, dont les enquêtes sont parues chez Bernard Campiche, et qui incarne idéalement l'esprit du roman noir troublant la douce quiétude qui prévaut sur les rivages du lac Léman.

Du *noir*, encore et toujours du *noir*, que ce soit par le biais d'un blog ou d'un autre support, vous découvrirez un autre pan fascinant de la littérature où auteurs et éditeurs romands s'inscrivent de manière magistrale dans l'autopsie d'une nation dont la noirceur ne cessera pas d'éclabousser les pages des nombreux romans à venir.

# Frédéric Jaccaud et Joseph Incardona, les expats du noir

Cédric Segapelli

**E**st-ce dû au frémissement d'un succès naissant dans la région ou à un simple concours de circonstances, il n'en demeure pas moins que le genre noir romand s'exporte désormais dans d'autres contrées francophones, à l'instar de Frédéric Jaccaud qui a intégré la prestigieuse « Série Noire » de Gallimard avec trois romans à son actif, dont le terrible *Hécate* (2014) qui reste l'un des ouvrages les plus bouleversants qu'il m'ait été donné de lire. La transgression, l'obscénité et la violence sont au cœur de cette intrigue obscure qui se base sur un fait divers publié dans *Le Monde* et dont les extraits servent d'introduction à chacun des chapitres de ce pur concentré de noirceur, parfois abject.

On découvre en Slovénie le corps sans vie de Sacha X, médecin reconnu de la ville. Et c'est l'effervescence lorsque l'on apprend que le corps nu a été partiellement dévoré par les trois bullmastiffs de la victime. La démarche est d'autant plus odieuse qu'elle semble être volontaire. Jeune flic préposé à la circulation, Anton Pavlov entend donner du sens à cet acte odieux et lever le voile de folie qui a guidé le docteur X dans cette logique absurde de la douleur et de la violence. Mais pour appréhender cette tragédie, il faudra emprunter un chemin mortel qui mène vers *Hécate*, déesse lunaire du désespoir.

Avec un fait divers, l'histoire d'un crime, Frédéric Jaccaud déconstruit minutieusement la froideur d'un article de presse pour y injecter une dose d'émotion et d'empathie qui désarçonnera le plus endurci des lecteurs. Un roman noir troublant qui s'incarne dans une écriture superbe, avec une langue riche et une construction dramaturgique extrêmement bien maîtrisée, permettant à l'auteur de ne pas sombrer dans une surenchère malsaine, mais de mettre en avant, de manière

surprenante, toute la détresse humaine qui conduit l'homme vers une implacable et cohérente logique de destruction.

L'abjection et la détresse humaine, deux thématiques que l'on retrouve dans le thriller de Joseph Incardona, *Derrière les panneaux, il y a des hommes* (2015), publié chez Finitude, une modeste maison d'édition bordelaise qui commence à compter. De fait, l'ouvrage obtient en 2015 le prestigieux Grand prix de littérature policière, consacrant pour la seconde fois depuis sa création en 1948 un auteur helvétique. Ces terres du noir, Joseph Incardona les sillonne depuis bien des années en portant haut les couleurs d'un genre qu'il affectionne particulièrement et dont il se plaît à revisiter les codes pour appréhender le polar sous un angle bien différent, comme c'est le cas avec ce thriller atypique.

Sur le bitume surchauffé d'une aire d'autoroute, Pierre attend et observe tout le petit microcosme composant cet univers confiné. Six mois qu'il guette un signe indiquant le retour de l'individu qui a enlevé sa fille. Il ne peut en être autrement. Il ne lui reste plus que cette certitude en interrogeant les routiers, les cantonniers, les prostituées et les employés du snack. Quelqu'un aura bien vu. Mais le 15 août, dans la frénésie des migrations estivales, ça recommence. Une nouvelle disparition qui comble les attentes de Pierre. Celui qu'il traque est désormais tout proche.

Un texte extrêmement visuel aux ellipses audacieuses permet d'appréhender toute la puissance d'une intrigue qui se distancie furieusement des codes du thriller. Certes la traque d'un tueur en série combiné à l'enlèvement d'une jeune fille génère une dose non négligeable de suspense, mais le lecteur ne saurait s'arrêter sur ces archétypes pour se pencher sur le

petit univers qui compose ce monde méconnu de l'autoroute dans une atmosphère poisseuse et malsaine. Les portraits sont acérés, parfois sans concession, à l'instar de ce tueur dont la monstruosité se dissout dans la dramatique banalité du personnage qu'il représente aux yeux de tous. Et puis le drame s'incarne dans le délitement d'un couple qui est incapable de se remettre de la disparition de leur fille et qui s'enfoncé dans

des processus autodestructeurs qui lamentent le cœur et la raison sans aucun espoir de rédemption. Une déclinaison de tragédie et de poésie brute pour un roman puissant, percutant et poignant tout à la fois.

Pour suivre les chroniques de Cédric Segapelli sur son blog:  
<http://monromannoiretbienserre.blog.tdg.ch>.

## C'est arrivé près de chez vous

Stéphanie Berg

L'horreur fascine, elle se dévore en librairie. Du roman noir au thriller psychologique, elle est encore plus magnétique quand elle se passe en bas de chez nous. Mais si les lecteurs s'emballent, de concert avec la presse, pour le parcours romancé de jeunes toxicomanes lausannois, ils continuent peut-être de contourner scrupuleusement la place de la Riponne, lieu où l'on risque de les croiser. Cherchez l'erreur. Lire la misère oui. L'observer sous nos yeux non merci.

En poussant l'observation, force est de constater que *l'Itinéraire d'un dealer raconté à une petite bourgeoise* édité chez Favre en 2010, témoignage mettant en scène autant d'immigrés africains que de coins chauds de la ville, n'a pas suscité le tiers du quart de l'engouement pour les polars noirs et régionaux qui s'arrachent à l'heure actuelle en librairie. Certes, la thématique est légèrement différente, le lectorat cible certainement aussi. Mais une chose est sûre: le lecteur veut des personnages issus de nos villes et nos villages, et avant toute chose il veut de la fiction. Infusée de récit autobiographique ou non, finalement peu importe. Du local. De l'évasion. Pouvoir s'évader au coin de sa rue, voilà ce qui semble être attendu.

Pour une grande majorité de lecteurs, le polar reste avant tout une lecture récréative. Étrange, ce phénomène de trouver

du réconfort dans des récits de criminels et autres tueurs en série. Reste que le crime fait rêver, il confronte aux atrocités redoutées mais toujours avec distance. Le papier est un bouclier fiable. Il permet de jouer à se faire peur comme quand on était petit. Alors, bien sûr, quand le crime est en bas de chez soi, il fait trembler d'autant plus. Quand les images sont assez fortes pour que tout se matérialise, le frisson est délicieux. Il s'associe au trouble, entre fiction et réalité le lecteur peut s'égarer. Il regarde la ville avec un œil privilégié, il traverse les rues en se refaisant la scène de crime, de deal, de course-poursuite, de sexe, de fusillade. Chez Da Carlo, dans la rue de Bourg, au parc de Mon-Repos, dans le bois de Sauvabelin.

Au-delà de la force de l'évocation de ces lieux connus, facilement reconnaissables, l'affection que porte l'auteur aux lieux est palpable. L'amour de sa ville, de sa campagne, de ses montagnes. Elle touche au cœur pour qui est attaché à ces mêmes terres, ces mêmes pay-sages. L'auteur nous prend par les sentiments, il serait dommage de ne pas se laisser faire.

Stéphanie Berg est libraire à Payot Lausanne  
où elle est responsable du rayon polar.

# Marie-Christine Horn, première dame du noir

Giuseppe Merrone

Nous en étions restés à un petit recueil de nouvelles aussi sombres que caustiques, *Le nombre de fois où je suis morte* (Xenia, 2012). Marie-Christine Horn revient aujourd'hui aux sources de son art en proposant un polar dense et percutant : *Tout ce qui est rouge* (L'Âge d'Homme, 2015).

À suivre ce qui se dit sur elle dans les médias ou ses propres interventions sur les réseaux sociaux, Marie-Christine Horn décline une partition pour le moins hybride. On peut la voir un jour aux côtés de Nicolas Feuz ou de Marc Voltenauer revendiquer une efficacité narrative aussi grande chez les Romands que chez les Scandinaves ; un autre inciter à lire certains maîtres du *noir* comme Jean Chauma et Joseph Incardona ; ou déclarer son admiration pour des univers plus délicats, plus poétiques mêmes, tels ceux de Mélanie Chappuis ou Damien Murith.

*Tout ce qui est rouge* c'est un peu tout ça : l'envie de divertir et de maintenir le lecteur en apnée ; le souci «réaliste» de construire un roman à partir d'une expérience personnelle ou d'une documentation, ici sa passion pour l'art brut et ses connaissances acquises sur l'univers psychiatrique carcéral ; le plaisir des jeux de langage et d'écriture, souvent violents et rapides, ailleurs crûs ou sombres, parfois d'une grande sensibilité émotionnelle.

Érigé sur une trame policière classique, qui va du premier meurtre à l'arrestation finale du ou des coupables, *Tout ce qui est rouge* renforce ce classicisme en utilisant comme contrepoint stable et rassurant d'un monde dur et souvent déroutant une figure à la Simenon : l'inspecteur Charles Rouzier, déjà présent dans son premier polar (*La Piquûre*, Mic-Mac, 2006). Sans trop dévoiler de l'intrigue, nous retiendrons les scènes initiales du roman, pour ce qu'elles donnent à voir de pertinence narrative et stylistique.

L'histoire commence sur un ton mi-sérieux mi-badin. Nous sommes dans le local fumeurs de la Redondière, un hôpital psychiatrique de la région lausannoise. C'est l'heure de la pause, deux ronchons un tantinet réactionnaires lisent le journal et commentent l'actualité. Ce sont les plus proches collaborateurs de Nicolas Belfond, responsable de l'unité des soins en enfermement constant, qui débarque, lui, la tête

chargée de tracas privés, son amie vient en effet de le mettre à la porte, suite à une infidélité. C'est le personnage principal du roman, un être dont on se méfie d'instinct, mais qui nous retient tout de même à lui. Badinage sur l'actualité donc, souci par rapport à la recherche d'une solution de logement, petits potins sur une jeune ambitieuse qui a bénéficié d'un avancement rapide.

Dans les réminiscences que suscite le moment, la narration se développe autour de la trajectoire de Nicolas et de celle des autres personnages au sein de l'institution. Ainsi le récit trouve-t-il progressivement le chemin pour explorer la zone sécurisée de l'établissement ; une descente en vérité, au sens propre et figuré. Dans le sous-sol de l'hôpital, tout se resserre, autant les couloirs que l'écriture, la lumière baisse d'un ton ; derrière une série de portes closes, cinq hommes d'un côté, six femmes de l'autre, l'une d'elles, Corinne Faller, surnommée le «Piaf», peintre au potentiel génial, est un archétype de violences subies puis rendues à son bourreau ; les autres internés représentent tout autant une gamme élargie de pathologies effrayantes. Bien qu'il soit improbable d'imaginer un tel rassemblement de sociopathes dans un même lieu, chaque cas semble, lui, parfaitement plausible et documenté, sans doute dérivé de profils réels. C'est justement l'apanage d'un certain réalisme littéraire : proposer une illusion du vrai, plus forte et plus vraie que la réalité elle-même ; l'essentiel devenant un ensemble d'événements et de faits stylisés qui se déploient dans une unité réduite de l'espace et du temps.

Soudain, le protocole rigide des suivis psychiatriques, des activités imposées aux patients, des tournus et petits soucis du personnel se trouve agité de l'extérieur. C'est la découverte d'un corps dans un bois de la périphérie de la ville qui vient bouleverser cet ordre immuable des choses. Le corps est celui d'une ancienne infirmière renvoyée huit mois auparavant de la Redondière, suite à des maltraitances envers les patients dénoncées par son supérieur, Nicolas Belfond. Le cadavre de la victime, lui, n'a pas été jeté au hasard sur un chemin forestier, il est installé face à l'inspecteur Rouzier dans une mise en scène sophistiquée, qui se révélera être l'exacte et nécrophile reproduction d'un tableau d'art brut.

Si jusqu'alors le récit évoluait par un lent balayage circulaire des lieux, des personnages et des situations, il file désormais en ligne droite d'un meurtre à un autre, d'un tableau d'art brut à un autre, avec un rythme soutenu certes, mais émaillé de respirations qui dévoilent par touches le for intérieur des protagonistes.

Le monde du polar est un monde masculin, et les femmes se comptent, en Suisse romande particulièrement, sur les doigts d'une main. La question du pourquoi reste ouverte, d'autant que les possibilités critiques et réflexives de la tendance noire du polar devraient être un encouragement, et non une barrière, à de très nombreuses vocations féminines. Il faut peut-être compter ici avec une sorte d'inertie sociologique qui fait

que les choix individuels, qu'ils soient romanesques ou simplement professionnels, se construisent plus en conformité qu'en rupture avec la tradition.

Deux femmes, certes, Corinne Jaquet et Rachel Maeder, avaient déjà retenu l'attention des lecteurs pour la tonalité particulière de leurs enquêtes : la Genève du crime disséquée quartier par quartier pour la première, l'Égypte ancienne invitée au banquet du polar chez la deuxième. Marie-Christine Horn étoffe cette représentativité féminine par une variabilité des styles, des rythmes et des thèmes qui exemplifie la fameuse transversalité du *noir* comme genre littéraire. L'Âge d'Homme a misé sur elle pour lancer sa nouvelle collection dévolue au polar («Contemporains noirs»), et ce choix se comprend.

## Fait divers

Olivier Chapuis

**L**ausanne, novembre 2008, 11 heures du matin. Un détenu, escorté par des collaborateurs de la Police cantonale qui l'amenaient à la clinique de Longeraie pour des soins, prend la fuite. Un des policiers fait usage de son arme à trois reprises. Une balle se loge dans la vitrine d'un magasin. C'est finalement un agent lausannois, venu en renfort, qui appréhende le fuyard. Personne n'est blessé.

Mon roman *Le Parc* est inspiré de ce fait divers. J'ai voulu mener une réflexion sur l'usage d'une arme en dehors des endroits prévus – stand de tir, champ de bataille – et sur la pertinence dudit usage en milieu urbain – le détenu, accusé de vol en bande et par métier, n'était pas armé au moment des faits, et piétons ou voitures auraient pu hériter d'un projectile en perdition.

Pour donner du corps à mon histoire, et pour me distancer des faits réels, j'ai déplacé mon intrigue d'un ou deux kilomètres, au parc Mon-Repos. Cadre bucolique, taillé et entretenu à la mode de chez nous. L'été, on se vautre sur les pelouses, on s'y balade main dans la main, on y admire les oiseaux de la volière ou la vraie fausse ruine posée en sentinelle sur les hauts du parc. L'hiver, on ne s'y attarde pas trop, mais l'atmosphère calme et propre du lieu invite à une courte flânerie.

C'est dans ce décor qu'évoluent les personnages du Parc. Destins croisés autour d'un drame, celui de Cédric Vallotton,

atteint d'une balle en pleine tête alors qu'il traversait le parc en question. Qui a tiré? Pourquoi? Le lecteur apprendra la vérité en suivant le parcours de six personnages, tous présents, de loin ou de près, au moment du drame. J'ai opté, afin de ménager le suspense, pour une structure circulaire, développant le point de vue de ces protagonistes. Ainsi l'histoire, sans se répéter, s'incarne à travers les yeux de Cédric, Loïc, l'agent Baumann, Sabrina, Sam et Michel. Unis par le drame. Et unis par l'art, puisque la lancinante question de savoir s'il sauvera l'être humain apparaît en filigrane – une photo de la victime, prise peu après sa mort par un photographe professionnel, fera le tour du monde.

L'art doit-il sombrer dans le voyeurisme pour toucher le public? Que doit-on montrer, que doit-on censurer? À chaque chapitre, je tente, par l'intermédiaire d'un personnage, d'amener le lecteur à la réflexion – répondre à cette question n'est pas mon propos. Les accidents, les catastrophes fascinent, surtout lorsqu'ils concernent autrui. Mais autrui peut être n'importe qui. Vous, nous, moi. Ou un simple travailleur en route vers son destin, un matin, dans la froideur de l'hiver.

Olivier Chapuis vit à Lausanne. Plusieurs de ses nouvelles ainsi qu'un roman (*Nage libre*, 2016) ont été publiés chez Encre Fraîche. Avec *Le Parc* (BSN Press, 2015), il a fait une entrée remarquée dans le monde du *noir*. Il préside actuellement l'Association Vaudoise des Écrivains (AVE).

# Jean Chauma, un parcours littéraire

Pierre Fankhauser

Sans conteste un auteur majeur du roman noir en Suisse romande, Jean Chauma est pour l'instant surtout connu des initiés. Sa plume instinctive, à la fois rapide et précise, nous plonge dans les méandres d'un Milieu peuplé de voyous bas du plafond, accros au champagne et au fric facile des braquages. État des lieux d'une œuvre dense et parfois brutale où la liberté se conquiert au seuil de la mort qu'on se choisit.

L'univers de Jean Chauma est imprégné des films de gangsters des années 1960. À la différence de ses modèles, Chauma nous emmène dans l'intimité de ses protagonistes, fait parler leurs corps à la sexualité compulsive et violente, malmenés par les excès, qui transpirent, puent, vomissent, se rassemblent dans la trouille de la montée au braquage.

Les quatre romans de Chauma sont des romans de l'envers du décor, non seulement parce qu'ils montrent le Milieu depuis le point de vue du voyou, mais parce que ses acteurs, pétris d'apparences, sont présentés dans leur envers, systématiquement désamorçés dans leurs prétentions de seigneurs des nuits parisiennes. Plus que les intrigues, ce sont ici les protagonistes qui se révèlent de page en page. L'auteur nous entraîne dans cette grande proximité avec ses personnages qui fait écho à la fusion dont ces derniers rêvent avec les amis, les femmes et les mères incestueuses.

Les personnages de Chauma vivent sans système logique, n'expliquent pas, n'analysent pas, ne cherchent pas à comprendre ce qui leur arrive: à travers un brouillard fait de sensations et d'odeurs, ils se construisent dans le passage à l'acte sans pour autant que leur vie se présente à eux comme la conséquence de leurs actions. L'intrigue qui naît de leurs choix impulsifs resserre autour d'eux un monde dont ils ont asséché le libre arbitre, univers réduit de coup en coup à un boyau qui ne conduit qu'à la prison ou à la mort.

Aussi intuitive que les personnages qu'elle fait naître, l'écriture animale de Chauma se nourrit d'énergie brute, se ramasse sur elle-même pour mieux rebondir. Charnelle, tendue, musclée, elle sent et fait sentir, colle aux protagonistes. Le récit progresse par associations et par condensations, relance le texte à travers une grammaire insistante où la

matière du roman est malaxée et tordue jusqu'à ce que l'écriture elle-même finisse par s'épuiser, comme les voyous arrêtés en pleine course par des menottes ou par une balle.

## Le Milieu

Dans *Bras cassés* (Antipodes, 2005), Chauma raconte l'ascension d'un ancien militaire à peine nommé – le Français, le para – qui entre dans le Milieu comme on entre en religion et y fait ses preuves. Poussé par un besoin éperdu d'argent et de reconnaissance, par son envie de faire partie d'une bande, le narrateur va naviguer entre braquages de fortune avec des Arabes et missions pour les clans corses. Électron libre entre des groupes qui se tolèrent sans s'aimer beaucoup, il se construit grâce à ses faits d'armes et à l'appui des femmes.

Dans ce premier roman s'installe une géographie qu'on va retrouver dans les autres livres. Elle se met en place sur trois axes: le centre et la banlieue, Paris et Marseille, la ville et la campagne. Le centre, c'est là où on va claquer le fric des braquages et rêver sa vie de seigneur. La banlieue, c'est là où on vit, là où on braque (mais dans une autre banlieue que la sienne). À Marseille, on découvre une forme de liberté euphorique, la vie tellement facile qu'elle frise la léthargie et qu'elle fait finalement regretter l'action de la Capitale. La campagne, de son côté, offre le calme, permet de négliger son apparence, ouvre la possibilité de la vie petite-bourgeoise et même l'éventualité du mariage. Souvent, une rue de Paris prend un petit air de province quand le rêve y trouve une place, le rêve simple, intime, loin des paillettes et des flingues.

Chauma nous fait voir de l'intérieur un Milieu réactionnaire, raciste à ses heures, mais qui peut facilement passer par-dessus les différences de couleur quand se présente la bonne

affaire. Dans cet univers où l'apparence est reine, où chaque mot peut vous valoir une balle dans la nuque, les macs paresseux font bosser les putes, les lascars roulent des mécaniques pour imposer leur protection aux commerçants du coin et les égos démesurés conduisent à des tueries au milieu des bars, parfois pour le business, mais le plus souvent pour une femme empruntée ou un regard de travers.

## La femme

Dans *Échappement libre* (BSN Press, 2013), le jeune Dominique fugue de chez sa mère qui se révélera être sa grand-mère, découvre que sa mère était en fait l'une des femmes présentées comme ses tantes et se fait petit à petit une place dans le Milieu. Dans ce véritable roman d'éducation du voyou, Dominique, beau garçon aux longs cils, presque féminin, progresse dans la vie grâce au plaisir qu'il apprend à donner aux femmes, au pouvoir qu'il prend sur elles grâce à ce don.

Dominique est recueilli par Andrée qui tient avec son mari un restaurant où se pressent les putes et les voyous. Le scénario est toujours le même: les braqueurs débarquent, cachent les armes sous le bar pour causer tranquilles, montent au front et reviennent détendus, le calibre à la ceinture, hilares comme après une bonne blague, demandent au patron de cacher leurs armes et s'en vont se détendre au hammam, avant de se laver le gosier au champagne.

Quand Dominique apprend la vérité sur sa mère, cette dernière l'emmène au cinéma voir *Le Clan des Siciliens*. Le soir, Dominique se masturbe sur cette femme qui l'a embrassé sur la bouche et sur le film de gangsters: ses deux vocations de baiseur et de braqueur sont nées. Comme dans les autres récits de Chauma, la mère se place dans un rapport de séduction avec son fils et va jusqu'à le prostituer auprès de ses amies pour quelques avantages. La manipulation qui régit toutes les relations, entre amis, entre amants, prend ses racines ici: il faut que ça rapporte, toujours.

Chez Chauma, les femmes se séparent en deux archétypes: les femmes rêvées, putes langoureuses, parfumées, substituts de la nouvelle mère découverte, et les femmes concrètes, ménagères du genre d'Andrée, hommages, transparentes, lourdes, aux grosses mains, aux habits tachés, aux cheveux gras, à la peau luisante, à l'haleine pourrie par l'alcool et la cigarette. Avec ces dernières, la baise brutale prend souvent place devant les éviers pendant la vaisselle, sur la table de la cuisine: le quotidien du ménage se dissout dans ces sexes toujours trop ouverts, trop accueillants, ces sexes en ébullition où on se perd.

La pute, c'est la femme parfaite, c'est la femme-argent: elle est à la fois celle qu'on peut désirer et dont on peut se faire désirer, celle qui a de l'argent, qui sait faire de l'argent, qui

peut en donner si on en manque. Figure maternelle, elle est celle qui apaise à la fois grâce à ses seins qu'on suce et à ses billets qu'elle pompe aux honnêtes travailleurs, en tapinant à des heures précises, comme une bonne petite fonctionnaire. Mais la pute, c'est aussi la femme qui parle, qui parle trop et dont on doit parfois se débarrasser.

## Le braco

Dans *À plat* (BSN Press, 2015), on raconte le dernier jour de Jean, un braqueur expérimenté. À la différence de Dominique d'*Échappement libre* et du Français de *Bras cassés*, Jean a fait de la prison, ce qui lui a donné du temps, beaucoup de temps pour réfléchir sur lui-même, mais il continue à chercher un équilibre impossible entre la vie rangée et la vie de voyou, un point médian. Son univers de ressenti et d'intuition s'ouvre au cours du roman: il commence à se poser des questions, à essayer d'organiser ce qui lui arrive, des pensées prennent forme dans sa tête. Jean lit avec peine, mais des références intellectuelles, culturelles commencent à faire leur apparition au détour des pages: Cornelitz, Egon Schiele. Jusqu'à présent, c'était surtout la radio qui était réglée sur France Culture avant les casses, pour s'encourager, comme si le véritable but, au fond, était d'entrer dans le monde de la culture.

Si Jean continue à taper avec Franckie et Momo, ses complices de toujours, c'est pour s'offrir ce dont il rêvait dans sa cellule – dix costards, dix paires de chaussures, tous les mêmes, qu'il change régulièrement – et pour assurer le train de vie petit-bourgeois de la femme avec ses trois filles qui partage son quotidien. On comprend petit à petit qu'il se prépare pour un casse. Dans ce quartier de banlieue, la différence entre les voyous et les flics est peu claire: tout le monde mange dans le même bistrot arabe en face du commissariat où sert la sœur de Jean. On se tape dans le dos parmi et les combines se bricolent des deux côtés.

Grâce aux romans de Chauma, on comprend mieux comment se montent les bracos, comment ils se vivent de l'intérieur: le vol des voitures installées en relais pour la fuite, les armes et les déguisements récupérés chez un ami d'enfance et sa femme, militants du parti communiste auxquels on offre un petit supplément à leur salaire d'ouvriers. Les casses eux-mêmes, souvent décrits en quelques lignes, sont collatéraux. Le lecteur peut les vivre dans le brouillard qui entoure celui qui va taper dont l'entier du corps se condense, s'accélère jusqu'à se retrouver en train de bander face à des gens trop polis et trop gentils auxquels il regrette finalement de devoir faire peur.

Ensuite, on sépare la mise avant de retourner au centre faire les seigneurs en arrosant les femmes et les amis de champagne et de pourboires. L'argent ne peut pas rester argent,

ne peut pas être gardé, ne peut pas être conservé, il faut qu'il devienne instantanément quelque chose: bouffes dans les grands restaurants, habits, parfums, cadeaux. La fringale maniaco-dépressive pointe ici du doigt ce désir insatiable où tous les objets se dissolvent. Les braqueurs chez Chauma sont des paresseux qui ont la logique du casino, du gros coup, du fric qui vient tout seul.

## La prison

La prison est beaucoup plus présente dans les nouvelles de *Chocolat chaud* (Antipodes, 2009) et les textes brefs de *Poèmes et récits de plaine* (Antipodes, 2008) que dans les romans: le retour lancinant des sonneries, des gestes de l'atelier, la vie qui nous échappe à la place de celle qu'on aurait pu avoir. *Échappement libre* et *Bras cassés* se terminent au seuil de la cellule, les personnages d'*À plat* et du *Banc* (BSN Press, 2011) y sont déjà passés. La prison est décrite comme ce qui prive non seulement de la liberté, mais aussi de l'apparence, de l'allure: elle ne permet plus de briller. Les flics brisent le non-dit du Milieu: ils imposent des faits pour obtenir l'aveu et disent des noms, parlent de sommes d'argent, toutes choses qui seraient impossibles entre voyous.

Dominique, à la fin d'*Échappement libre*, va faire des allers et retours entre sa mise en prison et ses souvenirs qui lui permettent d'y échapper. Devant cette nouvelle brutalité carcérale, il est pris entre l'envie de faire encore le beau et de tout avouer pour qu'on le laisse en paix et, peut-être, qu'on le libère. Ancien militaire dévoué à son pays comme les autres personnages principaux de Chauma, Dominique veut être aimable avec les flics qui l'interrogent: il est sensible à la hiérarchie et à la force, il est prêt à donner sa vie pour faire partie de la bande. Comme ses grandes amitiés romantiques ont flanché au seuil de la prison, Dominique reporte son besoin d'intimité sur le policier qui est en train de le cuisiner et vit comme une trahison le coup de fil que ce dernier passe à sa femme en plein interrogatoire.

C'est la nouvelle intitulée «Le cube» dans le recueil *Poèmes et récits de plaine* qui thématise la prise de parole par le prisonnier, l'apprentissage de cette écriture qui lui permettra de s'en sortir. L'avocat qui vient voir le détenu doit laisser à un des matons ses affaires, dont le stylo plume que sa fille lui a offert pour Noël. Quand il entre dans le parloir, il voit que c'est le prisonnier qui a le fameux stylo dans la main et que c'est lui, l'avocat, qui va être emprisonné. C'est la parole, construite en prison, qui va permettre au voyou d'exister aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du système carcéral, de continuer à briller, mais d'une autre manière: en puisant dans ce qu'il sait du Milieu, contre la loi du Milieu, pour le mettre en scène.

## La fin

Dans *Le Banc*, sans doute le roman le plus métaphysique de Chauma, le Mammouth perd son sang sur un banc après s'être pris une mauvaise balle. Il revient mourir dans un lieu de son enfance, un parc du centre de Paris. Une bourgeoise d'un certain âge, en fourrure, s'approche pour l'aider: un dialogue improbable s'engage. Est-ce qu'il rêve? Est-ce qu'il parle à sa propre conscience au seuil de la mort? À l'inverse de ce qu'il fait dans ses autres romans, Chauma choisit ici d'expliquer sa philosophie pratique plutôt que de la mettre en actes. On le découvre habile rhétoricien à travers un échange vif et charpenté, fait pour le théâtre.

Le Mammouth construit son point de vue basé sur l'absence de liberté: on est forcément manipulé par les gens et par les événements. À la fin de sa vie, il voit la vacuité de son existence: même les passages à l'acte dont il pensait qu'ils le mettaient au-dessus du commun des mortels ne laisseront aucune trace. Face à lui, la belle inconnue lui fait l'apologie du libre arbitre: il est un voleur qui se vole lui-même, son destin est entre ses mains! Mais le Mammouth rejette ses arguments avancés par la simple bonne conscience bourgeoise: il ne se considère pas comme un être humain. Au petit matin, ce sont deux très jeunes flics, encore remplis de leurs illusions sur la vie, qui le trouvent, mort, sur son banc.

À la fin du «Grand Lucas», la plus belle des nouvelles du recueil *Chocolat Chaud*, Lucas est balancé par sa pute qui en a peur, juste après avoir descendu un caïd corse au fusil à lunette depuis la chambre de son hôtel marseillais. Le couple de flics en civil qui abat le voyou avec les armes sorties d'un landau représente ce que Lucas aurait pu devenir s'il s'était laissé enfermer dans une autre aliénation que la sienne. Les romans de Chauma, dont la seule morale consiste à tenir le couteau par le manche, s'achèvent invariablement par un baroud d'honneur, un suicide du voyou – au sens propre ou figuré, la mort ou l'arrestation musclée – commis à travers l'application d'une loi extérieure au Milieu, une loi inéluctable dont aucune arme, aucune femme, aucune liasse de billets ne peut nous mettre à l'abri. Lucas, cerné, alors qu'il sent que tout est terminé, choisit d'en finir à sa manière et pose un acte libre au seuil de la mort: il dégaine.

*Pierre Fankhauser*, écrivain établi dans les environs de Lausanne, a publié chez BSN Press un roman, *Sirius* (2014), et la traduction de *Veneno* (2016), un récit noir du grand romancier argentin Ariel Bermani.

# Actualité du polar 2016

Antonio Albanese  
*Voir Venise et vomir*  
Lausanne, BSN Press

*Voir Venise et vomir* est un polar court à l'intrigue parfaitement maîtrisée. C'est le deuxième volet d'une série initiée avec *Une brute au grand cœur* (BSN Press, 2014) et qui met en scène un enquêteur, Matteo Di Genaro, qui envoie valser la bien-pensance et ridiculise la figure du flic vertueux enlisé dans le même costume depuis qu'a sonné la fin du roman policier comme critique sociale. Point de départ de l'enquête : Di Genaro rejoint la dépouille de son amant Fabrizio qu'il soupçonne de ne pas s'être suicidé...

Dès la première page, Matteo Di Genaro, homme immensément riche et enquêteur par curiosité, sinon par oisi-

veté, interpelle le lecteur avec toute l'arrogance que sa classe sociale lui confère, rappelant que l'accès à la culture, aux voyages et aux rencontres dont il a bénéficié a nourri en proportion son intelligence. Le ressort humoristique de l'humiliation de son lecteur fonctionne d'autant mieux qu'il sert en réalité à critiquer le conservatisme des institutions politiques, religieuses et morales. Ainsi Di Genaro tient-il des propos plus radicaux que ceux qu'on pourrait attendre d'un personnage comme le sien. Son amour pour un jeune homme – qu'il rajeunit au passage pour faire jaser dans les chaumières – lui permet par exemple de faire une critique souvent drôle, mais

néanmoins politisée, de l'homophobie.

L'histoire prend place à Venise, sur l'île de la Giudecca (qui veut dire juger en italien, lieu d'exil des aristocrates dissidents du IX<sup>e</sup> siècle et annonce subtile du nœud du récit). Sur cette longue arrête de terre, les amours interdites de Matteo avec un jeune éphèbe dans le jardin nommé «Eden» de l'une de ses nombreuses résidences secondaires côtoient la froideur glaçante d'une prison d'hommes et l'austérité d'un couvent de frères bénédictins.

Nathalie Monbaron

Michel Bory  
*L'Affaire du buste assassin*  
Lausanne, RomPol

Avenches, novembre 2000. Une riche habitante des lieux est retrouvée assassinée, le visage fracassé par un buste de l'empereur romain Marc-Aurèle, lourde et belle copie de la pièce maîtresse du musée de la ville. Les soupçons se portent très vite sur l'ex-mari de la victime qui clame, lui, son innocence. L'enquête piétine durant 15 ans, et c'est le jeune inspecteur Perrin qui suivra de bout en bout les méandres de cette affaire délicate, sur fond d'intrigues lo-

cales et de mystères archéologiques.

Écrit à la première personne, le narrateur étant le retraité Perrin *himself*, le récit est conduit d'une voix étonnamment neutre, en rupture avec le personnage très incarné que nous connaissons. Certes, l'inspecteur Perrin est un héros populaire, aimé de ses lecteurs pour le côté familial des lieux qu'il arpente, l'humanité du personnage, son sacerdoce conjugal troublé. Il y a tout ça, mais Michel Bory semble vouloir

rappeler ici que derrière chaque polar honnête il y a le sérieux de l'enquêteur, et le sérieux des outils que l'écrivain mobilise pour faire de lui ce qu'il est. Tout progresse dans ce roman avec rigueur, obstination : une enquête policière minutieuse, doublée d'une enquête archéologique très documentée elle aussi.

Giuseppe Merrone

Guy-Olivier Chappuis  
*Sous le viaduc*  
Genève, des Sauvages

*Sous le viaduc* est le premier roman du journaliste Guy-Olivier Chappuis qui dévoile les turpitudes d'une multinationale puissante aux prises avec des altermondialistes intrusifs. Une intrigue librement inspirée d'un fait d'actualité réel où la multinationale Nestlé avait mandaté l'entreprise Securitas pour infiltrer le groupe altermondialiste Attac.

Un couple retrouvé mort sous le viaduc de l'A12 à la lisière des cantons de Vaud et de Fribourg et voici Louis-Marie Prokowski, surnommé Proc, chargé d'une enquête intercantonale qui ne l'intéresse guère. Coureur de jupons invétéré, l'inspecteur de la Police cantonale vaudoise s'est fait remettre

à l'ordre et reléguer à une fonction de subalterne après avoir séduit une collègue dans une voiture de service. Désabusé, il promène son mal de vivre et sa frustration d'être désormais placé sous le commandement d'une charmante commissaire qui le dirige à la baguette. Pourtant, les investigations vont prendre une tournure étrange qui mènera l'inspecteur sur les traces d'un père qu'il n'a jamais connu.

La force de Guy-Olivier Chappuis est de distiller une ironie mordante tout au long d'une enquête aux entournures parfois mélancoliques. Il dresse ainsi le portrait d'un flic un peu borderline, amateur de vins locaux, qui rompt sa

solitude avec des aventures sans lendemain sous le regard imperturbable de son chat Clooney. La galerie des personnages secondaires est bien étoffée avec une séduisante commissaire, un brocanteur véreux, un vieux gangster brutal et ce chef de service veule autour duquel tournent toutes les manigances de l'entreprise. L'écriture est vive et acérée, donnant un dynamisme à l'ensemble d'une intrigue ponctuée de scènes d'action percutantes qui se déroulent dans les beaux décors de la Riviera vaudoise et de l'arrière-pays fribourgeois.

Cédric Segapelli

Florian Eglin  
*Ciao Connard*  
Paris, La Grande Ourse

Au cœur de l'univers très personnel de Florian Eglin, si les tourments intérieurs prennent chair, ce n'est que pour mieux tendre vers la métaphore. Dans cette improbable scène de torture en sous-sol autour de laquelle s'articule l'entier du livre, le réalisme cède le pas à une grammaire du détail où les faits minutieusement décrits servent de combustible aux mots d'esprit souvent imprévus. Ah, qu'il est difficile de faire

preuve d'un véritable détachement zen lorsqu'on se retrouve avec l'ensemble de ses tripes à l'air, étalées sur la table devant soi...

Plutôt que de roman noir, il faudrait parler dans le cas de *Ciao Connard* de roman rouge. En effet, dans cette fable cryptoromantique comme il se plairait sans doute à la nommer, cette farce grand-guignolesque sur les relations conflictuelles entre l'écriture et la vie de

famille, Eglin pousse assez loin le curseur du gore. En recyclant dans un bain d'hémoglobine la trilogie autour de Solal Aronowicz qui l'a fait connaître, l'auteur affirme non seulement sa patte décalée où le verbe emporte le verbe, mais aussi son plaisir évident à concocter des scènes douloureusement graphiques où fleurit son indéniable sens de l'autodérision.

Pierre Fankhauser

Joseph Incardona  
*Permis C*  
Lausanne, BSN Press

Nous connaissons Joseph Incardona par ses romans noirs, féroces et diablement fins dans leur observation du monde. Avec *Permis C*, il livre un roman d'apprentissage d'une violence aussi cruelle que banale. C'est son livre le plus personnel, définitivement le plus touchant. Nous y accompagnons André, fils d'un immigré sicilien et d'une Suisse, dans la Genève des

années 1970, à cet âge où l'on n'a pas envie d'accepter que la vie soit une tragédie, mais où l'on a bien compris qu'on ne retournera pas en enfance. Nous sommes pourtant en plein dedans avec ce récit sans concessions. André souffre, découvre, grandit, freiné par cette ambiguïté entre le poids de sa nationalité et sa fierté patriotique, perplexe face aux comportements des

adultes mais lucide, et bien décidé à ne pas se laisser faire.

Peu d'écrivains ont su parler de l'enfance avec une telle résonance. Incardona y ajoute entre les lignes ses propres réponses à de nombreux « pourquoi » : le pourquoi de l'écriture, du tragique et du roman noir.

Stéphanie Berg

## Frédéric Jaccaud

### *Exil*

#### Paris, Galimard

De l'imaginaire à l'utopie jusqu'à sa concrétisation, du rêve bricolé dans un garage jusqu'à la réalité d'un consumérisme aussi aveugle qu'effréné, Frédéric Jaccaud pose un regard désenchanté, presque amer, sur le parcours numérique qu'il questionne dans *Exil*; un roman étrange qui s'installe sur la vague du polar en oscillant sur les rivages du thriller pour nous conduire subtilement sur la bordure de l'anticipation en faisant la part belle aux références, comme Burrough, Philip K. Dick et Gibson dont l'un des romans accompagne cet énigmatique protagoniste sans nom. On pense aussi au regretté Dantec.

L'intrigue débute avec une scène d'action qui se déroule sur un très court instant, mais qui jalonne tout le récit comme pour incarner cette relativité du temps ou cette métrique logicielle que l'on perçoit au travers des lignes mystérieuses de ces étranges codes qui émaillent la narration. Une interruption brutale puis l'auteur nous invite dans l'environnement de cet homme sans nom qui circule dans les artères

de Los Angeles dont l'urbanisme présente toutes les similitudes avec un circuit imprimé. L'individu semble posséder des compétences dans le hacking, mais a désormais retiré la prise de la machine qu'il possède et qui le relie à ce passé comme un cordon ombilical. Un homme éteint, un programme en latence ou incarne-t-il Sadziak, étudiant surdoué, pionnier de cette ère numérique où l'on met au point des machines capables de communiquer avec d'autres machines sans percevoir les implications qu'elles peuvent engendrer au travers d'un langage codé? Ainsi, sur un rythme nonchalant, Jaccaud dépeint cette évolution désenchantée d'un environnement désincarné. Puis, de poursuites trépidantes en fusillades percutantes, tout s'accélère jusqu'à ce que l'on découvre la ville de Grey Lake, incarnation parfaite de ces agglomérations servant de décor pour *La Quatrième Dimension*. Dans cet univers baigné de quiétude, notre héros aspire à nouveau à l'oubli, malgré un climat étrange teinté d'une certaine paranoïa.

Finalement, *Exil* peut se présenter comme un immense code que le lecteur déchiffre au gré de ses propres connaissances et de ses propres références; il déchiffre aussi, à sa manière, ce roman érudit, à l'écriture maîtrisée, fluide, tout en élégance, et où le visuel omniprésent permet de s'immerger dans les méandres d'un récit énigmatique.

Dans un registre différent par rapport à *Hécate* (Gallimard, 2014), on ressent ce même malaise et ce trouble, qui s'invite dans un climat délirant propice à toutes les interprétations que susciteront notamment ce mystérieux portrait qui achève un récit où les questions se heurtent au silence obstiné d'un monde numérique que l'on ne comprend plus.

Cédric Segapelli

## Rachel Maeder

### *Pillages*

#### Lausanne, Plaisir de lire

Les guerres au Proche et au Moyen-Orient: une aubaine pour se procurer d'incalculables antiquités soustraites aux explosifs de Daech. Bien sûr, il faut pas mal de contacts, un bon compte en banque et beaucoup de discrétion, mais quand on aime, on ne compte pas! C'est dans ce contexte que disparaissent quatre statuettes égyptiennes du Musée d'archéologie de l'Université de Genève lors d'une agression. Pourquoi le voleur n'a-t-il pas choisi d'autres objets autrement plus précieux qui se trouvaient dans la même pièce? Le fantasme archivistique Michael Kappeler se lance

dans une enquête parallèle à celle de la police pour tenter d'élucider l'étrange cambriolage.

À la fois inscrit dans l'actualité – à travers des coupures de presse sur les pillages archéologiques – et dans le passé – grâce au journal de l'archéologue Nicolas Blondel, puis de sa femme –, ce nouveau polar de Rachel Maeder nous entraîne dans le monde tortueux des marchands d'art. Si l'intrigue réserve au lecteur un bon nombre de surprises et de rebondissements agencés avec intelligence, les personnages, pour la plupart dépourvus d'une véritable

épaisseur, semblent avoir pour seule vocation de trouver ou de dissimuler des indices. La mise en parallèle des deux types de recherches que sont l'archéologie et l'enquête policière est bel et bien l'un des attraits principaux de ce livre très documenté. Notre curiosité est attisée simultanément par ce qui se cache à Genève et ce qui est enfoui au cœur des pyramides.

Pierre Fankhauser

Arnaud Maret

Rusalka

Vevey, L'Aire

Le corps déchiqueté par de multiples morsures d'un homme nu est découvert sur le couronnement du barrage de Mauvoisin, en Valais, le jeudi 16 août 2012. La vue de ce corps est de nature à faire pâlir toute âme, fût-elle insensible.

Tous les chemins de l'enquête mènent à Prague qui se révèle être un personnage à part entière du livre: le mort est identifié le 17 août, il est d'origine tchèque. Le même jour,

Éléonore, la compagne de Valérien, l'un des enquêteurs, disparaît: elle est partie pour Prague après avoir abrégé un cours qu'elle donnait à l'Université de Fribourg. La photo jaunie que tenait dans sa main la victime s'avère représenter une église de Prague.

Bien plus qu'une enquête en Mitteleuropa, aux réponses factuelles, ce roman pose les questions essentielles de toute existence. Il traite ainsi des

rapports ambigus qu'entretiennent la maladie et la vie, l'amour et la haine, Éros et Thanatos, la pulsion sexuelle et la pulsion de mort, la force vitale et la force destructrice. Il se garde bien, à raison, de tracer une ligne bien nette de partage entre libre arbitre et destin...

Francis Richard

Sébastien Meier

Le Nom du père

Genève, Zoé

Dans *Le Nom du père*, on retrouve Paul Bréguet, personnage central de *Les Ombres du métis* (2014), premier roman de Sébastien Meier. Si dans l'opus initial l'auteur a voulu gratter sous le vernis de la bonne société lausannoise en décrivant les rouages d'un réseau de prostitution, il s'attaque ici à un plus gros poisson: le négoce international de matières premières dont la Suisse est l'une des plaques tournantes.

Ce roman laisse le sentiment étrange d'un cri du cœur contre la manipulation des puissants qui aurait pris la forme du polar un peu par hasard. En effet, la documentation au sujet des mougouilles de l'oligarchie helvétique y est nettement plus soignée que les mécanismes de l'intrigue. Si les Lausannois goûteront le soin grinçant apporté à la description de leur ville, les idéalistes se délecteront quant à eux de l'apparition

de Jean Ziegler sous les traits de Franz Wengler, tribun dont le militantisme débordant d'énergie traverse le texte de part en part!

Pierre Fankhauser

Steve Mons

Fascination

Lausanne, L'Âge d'Homme

Marlène, enseignante quadra solitaire, est témoin de la chute mortelle d'une femme. Accident? Assassinat? Marlène se retrouve impliquée malgré elle dans une enquête criminelle. Au cœur de l'enquête, Peter, compagnon de la défunte, qui fascine peu à peu Marlène. Au point qu'elle découvre en elle-même des zones d'ombres insoupçonnées, in-

quiétantes, qui l'emmènent en terrain glissant, amoral, déraisonnable mais jubilatoire, évidemment. Steve Mons, nom de plume de Steve Vuille, né en 1950 et psychologue de formation, avait signé en 2009 *Sœur de l'ombre*, tragédie familiale sur fond de suicide du père lors d'un repas de famille. Fascination, original, concernant et bien mené, joue

sur le même ressort des pulsions criminelles dissimulées sous l'apparence de la respectabilité, sur les moments où, dans une vie banale, tout peut basculer vers une zone où la folie menace. Convainquant.

Isabelle Falconnier

Julien Sansonnens  
*Les Ordres de grandeur*  
Vevey, L'Aire

Un viol, des images pédophiles, un présentateur vedette qui veut se lancer en politique sous la bannière du PDC en briguant un poste au conseil d'État genevois. Dans son deuxième roman qui constitue l'une des bonnes surprises de cette rentrée romande, Julien Sansonnens met à profit son excellente connaissance de la politique locale pour construire un polar de facture classique où les temporalités s'entrechoquent pour faire jaillir des indices.

Durant toute la mise en place de ce roman à clé, le lecteur prend un malin plaisir à imaginer quel personnage de

premier plan peut se trouver derrière tel protagoniste. En effet, si la politique est au centre de l'intrigue, c'est avant tout au travers de son cynisme crasse. Ce dernier y est non seulement incarné par les politiciens eux-mêmes, mais surtout par la figure d'un conseiller de l'ombre prêt à toutes les magouilles et bassesses, comme ces rumeurs crasses qu'il propage sur les réseaux sociaux, pour terrasser les concurrents de son client.

Bien qu'on puisse regretter que son narrateur, trop bavard et souvent rempli de bons sentiments, nous explique ce qu'il faut penser des mécanismes

qu'il expose avec précision, Julien Sansonnens offre avec ses *Ordres de grandeur* un aperçu acéré du minuscule star-système de notre coin de pays. Si la politique est encore pour vous une affaire de convictions pour lesquelles on se bat : passez votre chemin, ce roman va mettre à mal vos dernières illusions. Si, par contre, votre seul but est d'assurer votre propre gloire : venez, lisez, la roulette russe de la *vox populi* vous attend!

Pierre Fankhauser

Marie-Jeanne Urech  
*Malax*  
Vevey, Hélice Hélas

Dans un monde d'employés où tous les employés portent le même uniforme noir, redingote et chapeau melon, et marchent en troupeau dans les rues de la ville, soudain un homme s'effondre. Il a sur lui un billet de dix francs, un stylo, une clé et un roman de gare mais pas de papiers d'identité. L'inspecteur Jean est chargé de l'enquête, qu'il démarre sans aucune envie, pressé de fêter Noël et de remplacer le cadavre par la

dinde dans le frigidaire de la brigade. À l'aide des 167'454 caméras de surveillance qui filment nuit et jour tous les coins et recoins de la ville, il va retracer les derniers instants, puis les dernières journées du mort afin de déterminer s'il s'agit d'une mort naturelle où s'il y a un criminel à pourchasser.

Marie-Jeanne Urech insuffle à l'écriture du livre une jubilation contagieuse, jouant avec les codes du roman

noir pour mieux les détourner au profit d'une critique sociale évidente. Précise et clinique, son écriture flirte avec l'absurde, le comique cynique, le loufoque désespéré. On aime.

Isabelle Falconnier

Nouvelles noires

Daniel Abimi

Géranium Robert

Valérie Ivanović

Quentin Mouron

Jean-Yves Dubath

Florian Eglin

Joseph Incardona

iné-

aits

Daniel Abimi

# Immeuble

L'homme y pense souvent.

Debout derrière l'évier, le tube de dentifrice dans une main, la brosse à dents dans l'autre, il examine son visage crevassé, ses cernes profonds et son teint verdâtre. Il est fatigué de vivre. Il vient d'avoir quarante-cinq ans, il habite un studio meublé, fait sa toilette dans la cuisine et n'a plus de travail depuis longtemps.

Il se rince la bouche et recrache une eau blanchâtre sur la pile d'assiettes qui repose dans l'évier.

Il y pense de plus en plus souvent. Il y songe comme une porte de sortie, quand il n'aura plus le choix. Pour l'instant, il se sent encore trop lâche pour tout laisser tomber. La maladie progresse mais la douleur est encore supportable.

Il est 5 heures de l'après-midi. Il fait déjà nuit et lui se lève.

Sa chambre n'est pas grande : un petit lit, une table de chevet, un canapé usé, un grand téléviseur avec un écran plat, une armoire étroite qui renferme toutes ses affaires. Le sol est parsemé de magazines et de vieux journaux.

Lentement, il passe ses mains sur ses joues. Plus il se regarde dans le miroir, plus il se dégoûte.

Il sort son sexe de son slip et commence à se masturber dans le lavabo. Tous les muscles de son corps contractés, le souffle raccourci, il se concentre pour trouver la force de bander, faisant défiler dans sa tête des bouts de souvenirs érotiques. Quand il sent enfin le sang converger dans son membre mou, un bruit strident déchire le silence.

Sous l'effet de la surprise, il referme violemment sa main autour de son sexe. Il serre si fort qu'il hurle de douleur. Le son du violon lui est aussi agréable que celui de la craie sur l'ardoise. Il a toujours détesté cet instrument.

Il s'en veut de s'être laissé surprendre par la vieille du quatrième. Depuis le temps, il sait bien que tous les jours, à la même heure, sa voisine du dessus joue du violon. Il sait que ses premiers coups d'archet sont toujours d'une grande brutalité, comme si elle voulait d'abord le punir, puis qu'ils s'adoucissent pour trouver les bonnes notes. Il sait aussi qu'une fois lancée, elle ne s'arrête plus. Il est même persuadé qu'elle a décidé de lui empoisonner la vie. Elle doit savoir que le son de cet instrument le rend malade.

Si les médecins ont dit vrai, il lui reste environ six mois. Longtemps, il a pensé que ça lui était égal de mourir. Maintenant que ça se précise, il a salement peur. Mais il n'a pas envie de saloper son départ : il a vécu dans la solitude, il ne va pas mourir seul. Il se raccroche à cette idée et ça lui fait du bien. La vie n'allait quand même pas permettre que la vieille carne lui survive.

Il décide de se recoucher.

La vieille joue toujours. Il la hait.

Pour se calmer, il feuillette un magazine mais il n'arrive pas à se concentrer. Il se relève et ouvre son

le persil journal le persil

armoire. Sur un rayon, cinq chemises de différentes couleurs sont empilées, repassées avec un soin méticuleux.

Il choisit la jaune. Puis il enfle un manteau en faux cuir. Dehors, il fait froid.

o

Ses doigts accrochaient sur les cordes du violon. Elle n'avait plus la force de l'accorder et encore moins l'envie de retrouver la pureté des harmonies. Les sales gamins du dessus ne le méritaient pas. De toute façon, personne n'entendait la moindre différence.

Appuyer de toutes ses forces sur les cordes. Jouer plus fort. Ne plus entendre les cris des enfants. Des cris insupportables. Fermer les yeux.

Pendant qu'elle jouait, elle s'interdisait de regarder ses souvenirs, les photographies sur les murs : bébé, dans les bras de son père et de sa mère qui tenaient un commerce de vins, ses premières boucles blondes et son premier violon, ses années insouciantes, le conservatoire, le récital de Noël, et la famille émerveillée devant tant de talent. Toute sa jeunesse était concentrée sur les murs de la petite pièce qui lui servait de chambre et de cuisine.

Quelques meubles remplissaient cet espace confiné. Sur une commode, une dizaine de portraits de son défunt mari. Elle ne s'était jamais remise de sa mort. Jeune virtuose, elle avait épousé un jeune virtuose. Elle était belle, il était beau. Elle jouait du violon, il jouait du piano. De seize à quarante ans, ils avaient connu les tournées internationales, s'étaient produits dans les salles les plus prestigieuses. Toutes ces années n'avaient été que bonheur et harmonie. Ils avaient rencontré la gloire, pas celle du grand public, celle des connaisseurs, des mélomanes, les seuls qui comptaient vraiment. Ils n'avaient pas eu d'enfants mais ils s'étaient aimés.

Un été, ils venaient de rentrer de Copenhague où elle avait interprété la *Chaconne* de Bach. Elle aimait ce morceau par-dessus tout. Ils avaient décidé de partir quelques jours dans le Midi de la France pour se reposer. Un ami d'une amie d'un admirateur les avait invités dans sa maison de Sainte-Maxime. À la hauteur d'Avignon, leur voiture fut emboutie par un camion. Pendant qu'elle survivait aux soins intensifs, on enterrait son époux.

Des mois de convalescence lui avaient permis de retrouver l'usage de ses bras, mais jamais plus elle n'avait joué devant un public. Depuis, elle s'était retranchée dans des appartements qui rétrécissaient en même temps que ses économies, se contentant de donner des cours privés pour faire semblant de vivre.

Elle avait fini dans cet immeuble des services sociaux.

Vieille, elle était devenue mauvaise. Très vite, elle s'était retrouvée seule. Les voisins qui la saluaient au début l'ignoraient désormais. Elle ne s'en plaignait pas, la solitude la soulageait de la présence des autres. Elle pleurait l'érosion de son corps et de sa peau. Elle savait qu'elle avait jauni comme le papier peint. Sans parler de ses mains de virtuose qui s'étaient éteintes dans l'arthrose.

Les gamins du cinquième ne se calmaient toujours pas.

De sa main fragile, elle appuya son archet sur les cordes, tant qu'elle put.

o

Elle posa le plat de ses mains contre ses épaules.

Le geste était maladroit, elle ne savait pas trop comment le tenir à distance, pas beaucoup, juste un peu.

le persil journal le persil

Elle ne voulait pas sentir sa transpiration et son haleine alcoolisée contre elle. Elle voulait seulement un petit espace entre elle et lui, ce petit espace qui lui permettait de respirer.

Mais elle n'avait pas la force de résister à l'inertie de son poids qui s'abattait sur elle. Quand il avait bu, c'est-à-dire tous les jours, il se collait contre elle de toutes ses forces. L'alcool aidant, il ne bandait pas. Alors il se frottait contre son pubis. Il lui faisait mal.

Comme chaque soir, elle avait posé les enfants devant un dessin animé et un sachet de chips. Ils avaient commencé par se disputer. Ils hurlaient sans raison. Les cris étaient stridents. Elle les entendait taper contre la porte mais n'allait pas ouvrir. Depuis quelques semaines, elle préférait les enfermer pour les tenir éloignés de leur père et de ses humeurs.

Même s'il n'avait pas toujours été comme ça, elle ne l'avait jamais aimé. Quand ils s'étaient connus, ils avaient dix-sept ans. Elle était une belle gamine, pleine de vie. Lui était un garçon un peu timide, très doux. Il était le fils des seuls amis de ses parents. Les deux familles se voyaient souvent le dimanche pour des grillades au bord du lac. Un soir, elle avait fini par coucher avec lui. Elle n'en aurait gardé aucun souvenir si elle n'était pas tombée enceinte du premier coup. Son destin s'était scellé dans un bosquet, enveloppé par un fumet de saucisses et de côtes de porc.

Maladroitement, il essaya d'enlever son pantalon qui lui entravait les chevilles. Ses gestes étaient brusques, désordonnés, ses yeux rouges d'alcool et de fatigue. Il ne se rendait compte de rien. Insensible aux cris des enfants, il s'abandonna de tout son poids sur sa femme et lui glissa sa langue dans la bouche.

Elle avait abandonné toute résistance.

Elle ne se souvenait plus vraiment pourquoi elle n'avait pas osé se faire avorter. Si c'était parce que sa mère était catholique pratiquante ou si c'était pour ne pas blesser son père. Ils s'étaient donc mariés. La petite princesse allait devoir se contenter d'un prince charmant sans avenir. Après trois grossesses, deux enfants et une fausse-couche doublée d'une dépression, elle s'était résignée. Ils vivaient de l'aide sociale et de petits boulots. Lui n'avait toujours pas compris qu'il était père de deux gamins. Ne réussissant jamais à garder un boulot plus de trois mois, il s'était mis à picoler. D'abord de la bière, puis du rouge.

L'alcool le rendait violent.

Elle n'avait pas eu le courage de s'en débarrasser. Entre deux vins, il n'était pas mauvais. Elle avait pitié de lui.

Le son du violon traversa la cloison. Chaque jour elle attendait ce moment, quand la voisine se mettait à jouer. D'abord, son jeu était violent, discordant. Il s'adoucissait ensuite pour s'embellir dans des accords harmonieux.

Elle ne connaissait rien à cet instrument mais elle aimait ces notes qui s'enchaînaient pour composer une mélodie, couvrant les pleurs des petits et les râles de son mari. Elle ferma les yeux. Elle voulait rester seule avec la musique.

Daniel Abimi est né en 1965, à Lausanne. Ville dans laquelle il a exercé différents métiers, comme ceux de veilleur de nuit, chauffeur de taxi, journaliste et fonctionnaire. Il a travaillé pendant dix ans pour le Comité International de la Croix-Rouge, principalement en Afrique et en Asie centrale. Après deux romans noirs, *Le Dernier Échangeur* (2009) et *Le Cadeau de Noël* (2012), il publie, toujours chez Bernard Campiche Éditeur, le récit d'une figure mythique des nuits lausannoises, *Le Baron* (2015). Il travaille actuellement à *La Saison des mouches* qui renoue avec ses personnages récurrents : le journaliste Michel Rod et l'inspecteur Mariani.

Géranium Robert

# L'important c'est la chute

- Allez, bougez votre cul là, faut filer !
- OK, go !
- Et merde... Attendez ! Je trouve plus mon cran d'arrêt... Je l'avais laissé sur la table, j'en suis sûre...
- Bon sang Paul' tu fais chier ! Y a la voisine qui nous a repérées, grouille !
- Aidez-moi à chercher, merde ! Il est plus là je vous dis !
- Tu l'as sûrement rangé dans le sac à matos ! Et le flingue ? Le gaffer ?
- Allez, on a pas toute la nuit, tu vérifieras plus tard ! On dégage avant que les bleus arrivent.

Monica nous a fait signe de fermer nos gueules et d'enlever nos cagoules. Elle a ouvert tranquillement la porte et nous a regardées sortir en souriant. Comme avant de monter sur scène, avec cette confiance intense qui me ferait volontiers pleurer si c'était pas justement le moment d'assurer. Puis, elle a pris le temps d'inspirer profondément en regardant le travail accompli. Elle faisait toujours ça. Même à visage découvert. Même quand le gars habitait un 12m<sup>2</sup> et qu'on voyait tout depuis le couloir. Elle a refermé la porte en disant sur un ton enjoué : « Bonne soirée Sylvain chéri ! »

On a descendu les escaliers avec le maximum de naturel. Moi, l'histoire du cran d'arrêt avait achevé de me speeder. L'adrénaline faisait trembler mes membres, mon regard était fuyant, mes gestes désordonnés. Le premier objectif était de ne pas me rétamer la gueule. Une fois dehors, ne surtout pas courir et si possible repérer vite fait où on avait garé la caisse. Parce que les voitures en double file, à Genève, c'est un peu comme les cheveux blancs : y en a toujours plus que ce qu'on croit.

Mais cette fois-ci, la tuile, ça avait été autre chose. On avait perdu une copine en route, l'air de rien, sur les quelques mètres qui nous séparaient de la fuite parfaite. Joëlle était là, dans les escaliers. J'avais d'ailleurs failli lui rentrer dedans quand elle avait ralenti sur le dernier palier. Et puis, plus de Joëlle. Disparue. Une tuile format XXL...

On avait toutes dormi chez Élise. Dormir, ouais, enfin on aurait bien voulu. Mais ce crevard de marchand de sable nous avait laissées en rade. Les litres de café, au petit-déj' de 14 heures, nous ont fait l'effet de deux allumettes bien placées. Intention manifeste d'être au taquet ; mais ça fait pas tout.

Le téléphone de Monica a sonné. Numéro inconnu. Elle nous a regardées un moment avant de répondre de sa voix faussement nonchalante. Une mauvaise nouvelle, c'était sûr. Brève et précise pour ce qu'on pouvait en juger.

- Ils ont arrêté Joëlle. Cette nuit, à 4 heures. Elle s'était planquée chez sa mère à Vésenaz. Elle est en garde-à-v' à Carl-Vogt. Elle a vu l'officier de police à 11 heures. Ça pue la préventive.

Joëlle était une chouette fille. Un peu tarée, normal, sinon elle aurait été bizarre. Dans sa vie, les

hommes lui avaient offert ce qu'ils avaient de meilleur. À la chaîne. De son père, champion du ceinturon, elle était passée directement à la case mariage avec un autre couillu, spécialisé dans la mandoline et la mandale. Un savant équilibre corps-esprit. Ce qui faisait d'elle la première à vouloir mettre en acte les brillantes idées qui sortaient tout droit de son cerveau cabossé. Faut croire que même après le napalm, y a des trucs qui germent dans la tête des nanas. Et si l'avortement de ces trucs-là existait, mon petit doigt me dit qu'il y aurait pas grand monde pour s'en offusquer.

C'était Joëlle, évidemment, qui avait eu l'idée. On était chez elle, affalées sur son canapé après la deuxième bouteille de rhum, un peu claquées d'avoir testé tous les sex-toys qu'elle venait de chourer. C'était une de ces soirées où l'euphorie ne baisse pas. On était trop sur la même longueur d'onde. On pouvait plus nous arrêter, comme un quarante tonnes lancé à pleine vitesse dans la descente du Salève. S'emballer. C'était pour ça qu'on vivait. Et le lac, en bout de course, il pouvait toujours aller se faire voir pour le saut de l'ange final. Kassovitz avait tort : l'important c'est pas l'atterrissage, c'est la chute.

Ce soir-là, Joëlle parlait particulièrement vite. Le rhum, sans doute. Elle mélangeait des trucs qui n'avaient rien à voir : « A Gun for Jennifer », *Le Club des cinq*, le nom de deux-trois copines. L'une avait été violée, l'autre avait clamsé un dimanche après-midi sous sa pergola, la gueule rongée par l'acide balancé par son mari. Au final, j'avais compris qu'elle voulait qu'on forme une sorte de milice, un groupe d'intervention armé qui couperait les couilles à tous les connards de la terre. Pourquoi pas, on avait répondu, et on avait sorti la coke pour fêter ça.

Notre bande, c'était du sérieux. On avait même une charte et pas question de déconner avec ça. Par exemple, on croyait fort au DIY. Tout le matos qu'on utilisait, à part les lames, on l'avait construit nous-mêmes. Même le flingue. Enfin, le faux flingue, il était en bois. Quand j'étais gamine, j'en construisais déjà avec un pote, dans la cave de ses parents. Des années après, c'était toujours la partie du boulot que je préférais. D'abord, on pouvait picoler en écoutant Peaches ou Émascultation, ce qu'on pouvait pas faire pendant les actions. Et puis en bricolant les armes, on se racontait comment on s'en servirait contre les types qui s'étaient mal conduits. C'est comme ça qu'on préparait nos coups. Des armes, des scénarios. C'était notre technique, un vrai *modus operandi* des coulisses, fondamental pour faire du beau boulot. On faisait hyper gaffe à pas aller trop loin. On tenait beaucoup au Stress Post-Traumatique du client.

- Faut qu'on la sorte de là. Et vite, avant qu'elle se retrouve en cellule à Champ-Dol', dit enfin Mathilde.
- De là, de où ? Du commissariat, c'est ça que tu dis ? T'as hâte de mourir ou quoi ?

En tout cas, celui que la mort n'avait pas raté, c'était cet enfoiré de Sylvain. Il avait été retrouvé par la voisine la jugulaire béante, du sang jusque sur le palier. C'était pas difficile d'imaginer que Joëlle nous avait fait faux bond pour retourner au chevet de ce salaud lui conter fleurette. Malheureusement pour mon avenir prometteur, mon cran d'arrêt avait été retrouvé à quelques mètres de là, plein de sang, dans les buissons chétifs du parc de la Grange. Joëlle aimait les scénarios bien préparés. Et là, je comprenais pourquoi. Qu'est-ce qu'on y peut, on est pas tous égaux devant l'impro.

- Merde, Monica, on a pas le choix ! Et arrête avec ta psychose, tu fous les jetons à tout le monde !
- Hey, j'ai une idée ! Je vous propose qu'on fasse comme d'hab. La peur, on connaît toutes, ça a toujours fait partie du jeu, pas vrai ? Ben, on va la gérer ensemble. On est un groupe, un gang, un clan... non, mieux : on est des sœurs ! Et donc, on est solidaires, envers Monica et aussi envers Joëlle, me suis-je entendu dire.

D'avoir le premier rôle dans cette affaire me révélait à moi-même, je me sentais pousser plein de petits cerveaux partout sur le corps.

- La solidarité ? Laisse-moi rire, madame je-me-la-pète-zen-attitude parce que je me suis fait toute

le persil journal le persil

l'herbe qui restait PLUS les Lexotanil planqués pour les cas d'urgence ! Les autres, c'est quand ça t'arrange ! Et ça c'est sans parler de l'autre inspirée qui se la joue Grande Faucheuse dans notre dos !

Mathilde avait ce petit côté frontal qui pimentait les soirées au MAMCO et autres sauteries de la Genève « arti » où on jouait régulièrement les pique-assiettes – elle emmerdait moins dans les soirées d'ex-pat' parce qu'elle parle aussi bien l'anglais que le mandingue. Mais là, il s'agissait de nous : les autres doigts de la même main. J'avais l'impression que si on ne faisait pas gaffe, on finirait toutes par être un simple majeur dressé, seul comme un commandant au milieu d'un champ de cadavres.

– OK, intervint Élise, brisons là. Y en a qui ont visiblement besoin de mettre quelques coups à Mr. Sac ou à mon nouveau Rabbit Ultra 7 vitesses. On se retrouve à la cuisine dans une heure ?

Je m'appliquais pour faire tenir un petit pois sur ma fourchette pendant le long trajet jusqu'à ma bouche. J'ai dû m'y reprendre un certain nombre de fois avant de réussir à me mettre quelque chose dans l'estomac. Faut croire que l'herbe que nous avait refourguée ce junkie de Charles-Édouard n'avait rien de l'herbe à chat de la dernière fois.

Les cornettes aux petits pois ingérées, on allait passer aux choses sérieuses. Comme toujours, avoir de bonnes idées dépend surtout du contexte : du café, des milliards de clopes dans le cendrier, un sceau « Veuve Clicquot » au milieu de la table, la bouteille de grappa à cent balles, fauchée pendant nos vacances passées à baiser dans le maximum de monuments religieux à Rome. Bref, on commençait à se tenir chaud autour de la petite table en bois.

– Le problème sur ce coup-là, c'est qu'on connaît pas le matériel...  
– Croyez-moi, ce matos c'est vraiment de la qualité.  
– Qu'est-ce que t'en sais, toi ? T'as fait le Vietnam ?  
– C'est ma tante qui m'a filé ce contact, avant qu'elle se fasse arrêter. C'était une ancienne militante politique, elle connaissait bien le gars et ses armes.  
– Bon, peut-être. Mais n'empêche qu'on y a jamais touché, nous, à ces trucs-là...  
– T'as déjà lancé un cocktail Molotov en manif ? Ben t'as fait le plus dur.

Puis on a regardé la neige tomber sur les toits. Longtemps. Un matelas ouateux sur lequel s'abandonner. J'entendais plus le couple d'à côté s'engueuler ni le bébé du dessus qui avait faim. Y avait plus que les toits de la ville qui disparaissaient, lentement, sous cette chape blanche. Toute cette vie domestique qui retournait au silence. Le temps semblait ralenti, suspendu à la trajectoire d'un flocon.

Il neigeait tellement qu'on voyait pas à deux mètres. C'était le moment d'y aller.

J'avais jamais conduit de camion et j'étais jamais entrée dans un commissariat. D'une pierre deux coups, la chose devenait plus intéressante. J'aurais pas cru que c'était si facile de détruire un mur, encore moins celui derrière lequel les flics se planquent. Ils étaient tellement surpris qu'ils ont pas pensé à prendre Joëlle en otage. Ça aurait été la seule chose intelligente à faire, mais fallait pas trop leur en demander.

Élise est sortie, a pris le bras de Joëlle, l'a poussée dans le camion. Mathilde et moi on a tiré, eux aussi, Monica a balancé les grenades, ils ont sprayé des trucs vers nous, on a fermé les portes, fait marche arrière à toute allure.

J'ai senti un immense tremblement, comme si la terre se déchirait. J'ai pensé que mon cœur allait lâcher. Et puis non. Alors j'ai roulé, roulé jusqu'à ce que la nuit nous enveloppe, jusqu'à ce qu'on voie la mer. J'ai roulé, encore et encore, jusqu'à ce que je voie à nouveau la lumière.

Géranium Robert est votre fille, votre sœur, votre épouse.  
Géranium Robert est partout.

Valérie Ivanović

# Petite cruauté

Ceryse fait les cent pas à la place de la Palud. Elle attend son heure. Elle évite les odeurs de Lush – ça pue trop. Vraiment infects, ces savons. Pourquoi dans la ville qui fut jadis si propre, pourquoi, diable, personne n'exige la fermeture de cette échoppe. Elle dit «échoppe» mais pense aussi «bazar». Elle se rend chez Voissec. Au début, elle disait Voïtsec. Il la reçoit au deuxième de la petite maison étroite. Il ne l'écoute pas. C'est un comble!

Elle revoit la scène avec son père. Il bandait encore, ce brave homme. Voissec non. C'est fini. Sauf qu'il ne veut toujours pas le croire. Le déni va le tuer. Ceryse prend son temps. À défaut de prendre son pied.

C'est simple, la nature: ça passe ou ça casse. Là, ça va hurler sec. Ceryse lui a dit mille fois d'ôter l'affiche en face du canapé. Art moderne. Art contemporain. Icône double sur fond de jais. Elle s'arrête. À la nuance du noir: la nuance compte beaucoup! Depuis toujours. Grand format de photographie ramenée d'Italie. Souvenir d'expo. Sans elle. Ceryse souffre un peu. Elle y est, là. Mais c'est pas trash, pas maso, son mal, juste normal. Il a beaucoup voyagé. Accompagné – peu ou prou. Sans elle. C'est typique.

Le duel représente de profil un couple face à face figé dans le cri: ils s'adressent l'un à l'autre. Ils ne s'entendent plus. Quoique, en désespoir de cause, ils «communiquent». C'est pathétique, la longévité de cette affiche bien en face du canapé. Bien sûr, Voissec ne la voit plus. Il lui tourne le dos. À l'affiche. Ceryse sur le canapé foncé, pas même alanguie. Voissec, depuis son fauteuil en cuir chocolat, la traverse du regard. Il a oublié l'affiche du couple qui s'égosille derrière lui, figé.

Ceryse n'a rien lu sur «le dernier homme» (der letzte Mensch) de Nietzsche, mais c'est tout comme. Elle revoit son père qui pissait le sang. Elle revit la scène du tapis, carpette, descente de lit, l'énormité imbibée – l'éclair de ce sang qui avait dû jaillir. C'était un accident.

Inouïe violence des bouches (gueules humaines) ouvertes sur le cri. Tendons prêts à craquer, cela leur sculpte le cou roc échassiers encordés. Ceryse y décèle encore du lien. In extremis. Encore du lien. Ils se haïssent ou jouent à la haine. Si c'est du jeu, l'artiste nous encule, secondé par le photographe à sa suite, c'est-à-dire venant derrière lui. C'est évident, trouve Ceryse. Excédée, elle se braque contre l'affiche: Robin-Robine. Le couplage! Des bois. *Les lauriers sont coupés.*

Voissec se prend pour un génie. Sa pine – la pauvre chose. Il ne reproduit que du schéma ou du schème. Soudain, étonnamment, il se plonge *narcisse* dans la possibilité du rapt. Raptissimo. Il veut caresser toute Ceryse. Toutes les Ceryse. Il lui malaxe les seins. Il dit: «Je veux que vos seins se souviennent de moi!» Il tord la bouche (rictus terrifiant). Oh, Ceryse! Réagis! Bon sang! Fais quelque chose!

Elle ne comprend pas pourquoi tout à coup, là, elle lui colle, Œil pour œil, Dent pour dent, la trop célèbre caricature du Juif au sourire dégoulinant. Elle n'est pas antisémite. Elle veut arracher ce rictus. Comme l'affiche. Elle étouffe son cri *Voïtsec Marie Doux Jésus*.

Alors elle va lui faire l'amour lentement honteusement jusqu'à la lie. Pour pétrir sa bonne conscience à lui. Alors, elle s'applique à essuyer la faute. Elle jauge superficiellement l'étendue de l'accident. Le décor du désastre – domestique.

le persil journal le persil

Elle a envie de vomir. De vomir. De vomir. Elle lui prend le « mollachu » (tout mou) tout tiède dans sa bouche. Elle ne confond plus rien : deux scènes se chevauchent. L'accident de la mutilation d'une part, dans la chambre du père, et la vengeance de son vieux psy, d'autre part.

Il ne se passe plus rien. Il le lui révélera après. Elle est aux petits soins. Elle veut cracher sur la langue. La langue française. Qui lui laisse dire qu'elle est aux petits soins – Elle revoit le sang, le sperme, les briques de porcelaine gris pâle dedans. Débris coupants comme du verre. Elle essuie éponge – elle – Elle reconnaît en mille morceaux le petit vase à fleurs délicates. Estampillé dessous du sigle *Meissen Porzellan*. Souvenir d'Allemagne. Une paire de vases dans la vitrine au-dessus du lit-divan. Héritage de sa mère. Fleurettes : roses myosotis violettes. C'est du peint à la main. Cette fois le vase a lâché. Il n'a pas tenu le coup.

Il ne se passe plus rien. Dieu est mort. Ceryse n'ignore pas que c'est un bon mot de Nietzsche. Tout le monde le sait. Mais elle, elle ne lui en veut pas, au philosophe. Elle n'a pas assez lu. Elle n'a – pas lu. « Le dernier homme ». Mais ce n'est pas lui, au fait, qu'elle convoque. Le sait-elle ?

Elle lui fait l'amour dans les blés, dans les graminées. Soit un épillet. Si l'on coupe l'articulation qui supporte le follicule imparinervié, le follicule tombe, et l'on met ainsi à découvert la base du follicule parinervié ; elle est engainante, même un peu au-dessus de l'articulation qui lui est propre. Ceryse le suce et le suce encore. Si l'on coupe ensuite transversalement l'articulation de ce follicule parinervié, il tombe, et met à découvert la base de l'appareil des écailles et des étamines, qui, à l'état frais et jeune – oh, la salope que je deviens, se dit Ceryse en son for intérieur – qui, reprend-elle de plus belle, à l'état frais et jeune, ne saurait induire en erreur l'observateur sur l'identité de leur origine et la communauté de leur articulation – quel continuum ! Voisec – le voici : en pleine dessiccation, disséqué par le scalpel brûlant de Ceryse ! – leur base commune est engainante – à la bonne heure ! Tu dis pouvoir venir ? – « par rapport au pistil, qui, dans le principe, en est entouré comme par un tube »\* – ah, enfin, on y est enfin, ça s'entube vraiment, et vraiment, c'est pas du pipeau, la botanique ! Alors, ce tube, nous enseigne-t-elle, cette botanique aux petits doigts de fée : il ne se rejette en arrière que par le sommet, ainsi que le fait toute paillette... Or donc ce tube rempli de paillettes... C'est bougrement cuit pour Voisec : il ne peut plus.

Ceryse honteusement participe à sa honte. Elle est témoin. La seule, l'unique témoin, puisque Voisec s'obstine dans le déni. Déjà, Ceryse se trouve là où il n'est pas lui. Quelle avance elle a sur lui. Elle le devance, elle pourrait trembler de le laisser ainsi. Non pas choir, mais se couper. De tout. Cruellement. Trembler de sa propre cruauté.

Elle ressemble à l'homme le plus moche, chez Nietzsche. C'est elle. Cet unique témoin doté d'un savoir intégral sur le sujet qui fait honte, sur l'homme qui a honte. Il veut se cacher. Il a tué Dieu, pour le philosophe. Elle devrait disparaître. Elle craint de croiser le regard de son père, le premier regard après le malencontreux accident. Personne ne supporte, en effet, qu'autrui puisse disposer d'un tel pouvoir sur soi. La puissance du témoin, malgré lui. *Malgré lui* ou *à son corps défendant*. La langue ne la sauvera pas.

Elle l'a vu jouir malgré tout. Elle l'a étranglé, son vieux psy. On ne la dira pas « retardée » ou « demeurée » mais « ... » Entre guillemets, de dossier en dossier, les docteurs tergiverseront, s'accorderont. Bonne pour Cery. Mûre. À point. La folie fascine. Elle s'en fout. Elle existe. Elle exulte : Un de moins. Ça fait du bien... par les temps qui courent.

\* Collage-montage tiré de l'ouvrage de François-Vincent Raspail, *Nouveau système de physiologie végétale et de botanique*, Société Encyclopédique des Sciences médicales, 1840, p. 95 : 12<sup>e</sup> théorème, §390.

Valérie Ivanović née en 1967 particulariste d'ateliers – de la peinture (Lausanne) à la poésie (Vienne). Traversée d'impressions de la « Mitteleuropa », elle aime l'odeur naturelle de térébenthine et les ailes d'oiseau translucides (parce que déployées à contre-jour). Elle écrit des nouvelles noires en contrechamp de son travail de traductrice littéraire. Mais surtout, elle pose par écrit sa démarche poétique-artistique en lien avec l'artiste-peintre Zivo.

Quentin Mouron

# Le bonheur du philosophe

Il y a une table en bois, un portrait du *Führer* et un homme qui écrit. «Étudiants et enseignants allemands! Chers invités! L'immatriculation est l'inscription des étudiants au sein de l'Université. C'est à partir de la science et de l'État que se détermine l'existence de l'étudiant allemand.» Les rayons du couchant aggravent les traits du *Führer* et ceux du philosophe. Le *Führer* esquisse un sourire léger; le philosophe, lui, ne sourit pas. «Mais qu'en est-il donc si notre État est compris dans un bouleversement complet? Qu'en est-il si la science se modifie de fond en comble?» Il fait chaud. Les bâtiments massifs de l'université impriment au paysage le calme et la sécurité. «L'étudiant allemand passe à présent par le service du travail; il se tient aux côtés de la SA; il est assidu aux sorties sur le terrain.» Dans la cour, de jeunes hommes passent. Une procession grave, sportive. Le sang cogne légèrement sous les crânes. Quelques éclats de rire, discrets. Un oiseau chante doucement, murmure presque. «C'est seulement si nous apprenons à comprendre ce qui *a lieu* en cette réalité que nous serons amenés à savoir qui *est* le nouvel étudiant allemand. Qu'est-ce qui a lieu? Les Allemands deviennent un peuple historique.» Ce peuple historique passe sous la fenêtre du philosophe historique. Leurs pas sportifs ont une cadence historique; historiques sont leur regard, leurs muscles, leur sang qui bat aux tempes. «L'avenir d'un peuple ne consiste aucunement en ce qui *n'est pas encore*. Il *n'est* que comme venu. Il vient.» La plume du philosophe court sur le papier, légère, incroyablement légère. Il écrit avec une facilité qu'il n'a jamais connue. «Ceux qui veulent rester à l'écart, tout comme la masse sans discipline ni orientation, vont être brisés par la forte frappe de ce type de jeunes êtres.» Le philosophe se souvient du jeune Marcus, dans les toilettes, le nez en sang – le nez brisé par la «forte frappe». Une ombre légère se dessine sur son visage. C'est le souvenir du sang. Le philosophe aime le sang abstrait, qu'il exalte; le sang concret de Marcus lui fait horreur. Mais il se ressaisit: «Le nouvel étudiant est un travailleur.» Les jeunes qui passent sous ses fenêtres le sont, travailleurs. Les travailleurs ne regrettent rien. Lui non plus ne regrette rien. Sa pensée n'est pas, comme on le dit parfois, instrumentalisée par le Parti. Le philosophe, au contraire, prend ses libertés avec lui, précède sa volonté, la contrarie parfois. «Le *Führer* est aujourd'hui déjà bien au-delà de cette année 1933, bien au-delà de nous tous, puisque grâce à lui les États de la Terre sont à nouveau en mouvement.» Le regard du philosophe est joyeux, espiègle. Il relit son discours. Il sourit enfin, comme sourit le *Führer*. *L'Étudiant allemand comme travailleur* est un texte définitif, signé, destiné à être contresigné par des centaines d'oreilles attentives. *L'Étudiant allemand comme travailleur* apparaît au philosophe comme ce qu'il a fait de meilleur, de plus dense. «Ci-gît, pense-t-il, le contenu exact de ma pensée.» Heidegger sourit largement. Il est heureux.

Quentin Mouron est un auteur canado-suisse, né à Lausanne, en 1989. Ayant vécu entre l'Europe et l'Amérique du Nord jusqu'à l'âge de vingt ans, il publie en 2011 son premier roman, *Au point d'effusion des égouts* (prix Alpes-Jura 2012), qui connaît le succès en Suisse Romande. Auteur de cinq livres, il est également chroniqueur pour la RTS. Il vient de publier *L'Âge de l'héroïne*. Son quatrième roman, *Trois gouttes de sang et un nuage de coke*, a paru en format poche aux éditions 10/18 – et est actuellement en cours de traduction (anglais, allemand, italien).

Jean-Yves Dubath

# Le navigateur à quatre doigts

La crainte est belle et se partage ; mais, il n'en est point de plus savante que celle offerte par une mère à son fils. Le garçon, s'il possède quelque esprit, n'aura de cesse d'y souscrire, par simple reconnaissance pour la femme qui lui a donné la vie. Pas étonnant que je n'aie manifesté très tôt cette crainte en bateau à voiles, sur le lac, par gros temps, que « ça penche ». En un mot une risée un peu plus puissante que les autres surgissait-elle, si les voiles prenaient correctement le vent, répercutant à cause d'une intéressante part mécanique une force qui nous propulsait vers l'avant, nous gîtions, nous nous couchions davantage, pour quelques nœuds subitement ajoutés à ce qui s'appelait auparavant vitesse de croisière.

Cette crainte, je ne tardai pas à la manifester par des crises – dès l'âge de sept ou huit ans – des cris terribles, convertis en cyclées parfaitement exténuantes pour toute oreille ayant accueilli plus que les Concertos Brandebourgeois, ce qui était le cas de mon pauvre père, qui n'avait, lui, sur l'eau, qu'un seul entretien : aller plus vite que l'adversaire, souvent désigné par « régatier », puisque la plupart du temps, visage ennuyé de la passion, nous étions en régates. Alors bien malgré moi il me fallait servir d'équipier. Mais par un de ces paradoxes qui créent les morts, je ne désirais somme toute que demeurer dans ma chambre, plutôt que d'être exposé aux rebats du matin, à la bise, au Joran du soir, aux coups de Morget ou aux grains surgis du creux de Novel.

Un dimanche, celui qui nous occupe, hélas, et même s'il est aujourd'hui lointain, dimanche qui suivit de peu mon treizième anniversaire, ma sarabande habituelle de cris gagna en puissance, rapidement, et, nul doute, je devais être très désagréable. Pour ne rien changer mon père avait sa régates en tête. Il faisait très mauvais temps ; dès le matin, vent affreux, gros airs, pluie, de la vague ; et cette fois encore il me fallut partir comme un petit chien attaché à son maître.

Nous étions doués. Bien sûr, après une première bouée virée, puis une deuxième, nous dominions la maigre troupe, c'était une constante. Nous tirions de pénibles droites au large de Lutry. Le vent, qui était une punition à force 3, échelle de Beaufort, monta bien jusqu'à 4, les vagues s'aplatirent, on ne vit plus que de l'écume, verte, blanche, et il me faudra jurer demain qu'il y eut bien des pointes jusqu'à 5, et qu'il était criminel d'avoir embarqué un jeune enfant peu fait pour le déchaînement de telles furies. Déjà, je pleurais dans le cockpit, puis, lorsque je n'y pus tenir, lèvres bleues, ou joues, front comme neige, très pâles, les doigts gourds, et que je ne servis plus à rien, à bord, pour la manœuvre, car tout bougeait, tirait – les écoutes – des forces qui m'eussent incontinent cassé un bras si j'avais désiré m'en emparer lors d'un virement, je courus me réfugier dans la cabine, et donnant plus que jamais vie aux préceptes maternels selon lesquels non seulement il était juste et bon d'avoir peur, mais qu'il fallait le manifester par tous les moyens en notre possession. Je criai donc, et encore plus, je pleurai, et encore plus, je jurai : « Ce n'est, Dieu nous aide, pas un beau sort dominical », tandis que mon père souriait presque et n'avait d'yeux que pour son suivant immédiat, un vieil adversaire de Championnats suisses et de Championnats du Léman, à Morges, chaque printemps, qui menaçait toujours notre suprématie, mais sans y porter ce coup redoutable qui seul est à même de corrompre une légende.

Or le vent se fit précisément terrible, vers les onze heures du matin ; la rive disparut ; un rideau de pluie marcha sur nous. Quand il nous atteignit, je pris ma tête entre mes mains, mes larmes redoublèrent, comme aussi bien les réflexions, brèves, et l'activité de mon père, occupé à sauver ce qui pouvait l'être de notre vitesse et à constater toujours avec un certain bonheur, que, effectivement, je n'en menais pas large. Il est fort difficile à saisir, du reste, ce goût des pères pour l'effroi qu'ils sont susceptibles de produire. En voiture, ils accélèrent très inutilement afin d'effrayer leurs passagers, prennent certains risques en dépassement que, seuls au volant, ils ne prendraient pas. Et ce n'était pas espièglerie, mais un genre de petite saloperie méchante nichée dans le cerveau, et précisément tout ce que les mauvaises fées proposent ; cette satisfaction à voir que l'épouse, le fils, l'équipier, l'équipière, le compère, le voisin, l'invité, l'oncle, le cousin, a peur, et, très spécifiquement, par sa faute. Il doit y avoir, là, grande satisfaction intérieure. Et quand bien même ce père devait avoir en ce moment un œil sur son mât, toujours il le surveillait, observait ses haubans, ses barres de flèche, ne désirant pas les voir arrachées – prélude à un démâtage, justement – mais ayant à peine réduit sa voilure, ou même pas du tout, car si ses concurrents prenaient des ris, c'est-à-dire en somme réduisaient artificiellement la surface de leur grand-voile, on s'en abstenait chez nous par un genre de fanterie à laquelle, je dois bien l'avouer, je n'ai jamais rien eu à dire ; désignant les preneurs de ris comme des Monsieur Perrichon ou Dumollet tout droit sortis d'un conte de Labiche.

Mon père me jetait aussi des regards meurtriers. Je n'étais certes pas en cet instant ce qu'il aurait fallu que je sois, et la suite le démontra, pour son malheur et le mien.

Nous attendîmes quelque chose de plus accablant, et le vent nous l'apporta : un coup de Bornan. Le grand rideau de pluie subit comme une gifle prit soin de notre équipage. Pratiquement notre bateau se coucha, et je poussai alors en cette seconde de ces cris que les pédagogues étudient sous le genre pénible de la cyclée incontrôlée ; je sombrais, en moi-même, matière hurlante, et ce n'était plus seulement par ma pauvre gorge, bien éprouvée, mais l'épouvante avait pris rendez-vous avec mes yeux, avec mes bras, qui s'agitaient en tous sens ; et je crois me rappeler, je criais : « Abandonne, Sylvain – mon père s'appelait Sylvain et je l'appelais Sylvain – abandonnons cette régates, rentrons au port ! » Et c'était plus qu'il n'en fallait pour le satisfaire, mettre du coulis de framboise dans sa bouche, je ne m'en rendais pas compte ; mais je tenais ma litanie délirante, je répétais : « Rentrons au port, courons à la maison, je veux lire encore *Ivanhoé*, et *Le Mauvais Génie*, puis *La Petite Fadette*, et *François le Champi*, je veux regarder à la télévision un match de rugby, je veux reprendre mes couleurs et dessiner trois bergeries posées sur une montagne, je veux aider notre mère à préparer le repas de midi, je veux bien essuyer de la vaisselle, mettre la table, je veux bien peler autant de pommes de terre qu'il le faudra pour la plus excellente des purées qui accompagnera un ragoût de bœuf ou du lapin chasseur... »

À ce moment tout était devenu sombre, et gris, dans notre cabine de tek où je pouvais encore me tenir tout recroquevillé, les hublots étaient opacifiés par les embruns qui s'y projetaient, lorsque j'eus l'idée de jeter un œil, que je croyais devoir être infiniment accusateur, à mon père, à sa barre et tout à ses contentements de capitaine connu sur le Léman pour son habileté à naviguer par gros temps ; réputation flatteuse que je n'ai jamais vu à l'époque nul régatier, comme nul homme de loi, maintenant, démentir.

Cependant je me crispai, je poussai un nouveau cri, le seul, ce jour-là, qui eut véritablement un sens, car de barreur, dans le cockpit, il n'y avait plus. Le gouvernail semblait abandonné ; le grand régatier avait passé à l'eau ; d'autres l'avaient fait avant lui. Je crus m'évanouir. C'était la fin, la côte de Lutry était à nouveau visible, de même que notre poursuivant immédiat, lequel s'était éloigné, nous avions donc je ne sais trop comment regagné sur lui ; et cependant mon père était à l'eau, je hurlais, dans ma cabine, je hurlais, et tout Lavaux, dans le lointain, et le clocher de Lutry, encore, n'étaient que les signaux parfaitement vains de la dérélition.

Ce fut alors que je vis ces cinq doigts, tout d'abord, qui avaient dû accrocher une écoute, traînant elle aussi à l'eau, ou accrocher un filin de spi mal arrimé, ou quelque garcette jetée dans le flot à cause de la

le persil journal le persil

gîte, de telle sorte que mon père fut dans un premier temps remorqué ; grâce à quoi il parvint, comme nous pratiquons en salle de gymnastique la montée à la corde, grâce à quoi, à revenir vers le bateau, posant au prix de grands efforts une main sur le plat-bord arrière, à savoir, cinq doigts soudain à cheval sur la tranche, et rien de plus ; puis, après un temps qui me parut interminable, cinq doigts supplémentaires, après main gauche, main droite, et je m'attendis à revoir, bientôt, une tête, émerger.

« Je me suis en effet évanoui », ou bien, « je perdis aussitôt connaissance. » Ah, ce serait méritant que tout cela. Gentilles phrases à prononcer ! Oui, combien méritant serait tout cela. On me l'a fait remarquer, et pas plus tard qu'hier. Je me serais laissé tomber sur une couchette, tête entre mes mains, comme font les acteurs de théâtre, les flancs protégés par mes coudes ; j'aurais pu encore dans le même mouvement poser mes paumes sur mes oreilles ; ne rien voir, ne plus entendre, et, s'il le fallait, en surplus, encore, cesser de respirer, et attendre, et si nous devions couler, j'aurais coulé. Si la coque devait se fendre, après avoir rencontré un bois arrivé en droite ligne de la plaine du Rhône, j'aurais pris sur moi des paquets d'eau, stoïquement. J'aurais vu quelque fin se bâtir. Connu les vertus d'un naufrage. Il y a bien des disparitions en mer, il y aurait eu disparition sur le lac, et la perte d'un enfant de treize ans aurait été très convenablement rapportée par les journaux.

Mon père rechignait à employer des manivelles pour border les écoutes de foc, à placer sur ce que nous appelons des « winchs ». Ces manivelles dormaient dans des caches de rangement, quand même à portée de main des équipiers. Pour nous, pour s'en passer, il suffisait lors des virements d'effectuer des gestes rapides ; seuls les mauvais navigateurs, les lambins, les amateurs de dictionnaires, le « Merrien », recourraient aux manivelles, et moulinaient, voilà tout ce que je pensais moi aussi, car je possédais en héritage quelques fiertés démesurées, certes parfaitement étouffées, et c'est bien, je crois, tout ce que l'on me reproche en ce moment.

Le lac rend les corps quand il veut ; mais pourquoi avoir attendu onze ans pour celui de papa ? Maman était veuve, j'étais un orphelin, tout allait très convenablement, et nulle part il est écrit qu'il ne faut pas mener une vie convenable. Et puis, on me chérissait ; mon père s'était noyé, et dans l'exercice de sa passion, je vous prie.

Qu'était-ce que de taper sur ces doigts à coup de manivelle ; j'ai vu le petit annulaire, main gauche, voler en éclat, comme on dit d'une vaisselle qui se brise. Et n'est-ce pas moi qui ai murmuré : « Tu n'as plus que quatre doigts, papa ? » Vous avez raison, ce n'était pas... Les Roumains diraient, j'étudie le roumain : « Pas un hasard », « aceasta nu este o coincidență ». Je pense n'avoir pas eu le temps de voir une seule goutte de sang jaillir.

Lequel de vous prétend que je me suis acharné sur les doigts suivants, et avant qu'ils ne lâchent le plat-bord, d'un coup, et que si je n'avais pas œuvré pareillement mon père aurait eu la vie sauve ? Ai-je donc surgi hors de ma cabine en une fraction de seconde pour m'emparer d'une manivelle où je savais la trouver, et frappé comme un jeune sourd sur ces dix doigts très soucieux pour leur compte de sauver une carcasse qui était en dessous ? Je ne voulais pas revoir en aucune façon reparaître la tête, je ne voulais pas. Voir ce visage encore une fois, mais cela aurait été la fin, le Jugement dernier, porté sur un bout de lac au large de Lutry, et je devais à toute force empêcher ce visage de reparaître, pour apaiser tout, du monde, autour de moi, et mes pleurs, et les pleurs de ma mère, et le vent, et le rival, qui avait à nouveau repris cinq mètres sur nous, et toute la tristesse cultivée savamment, et la côte, et les ports, et le canton, le pays, et le froid, la pluie, et l'humidité, et la part d'eau qui était entrée dans mes petites bottes bleues de marin, mouillant mes chaussettes de laine, et je connus soudain ce moyen, terrible, bienvenu, terrible, bienvenu, terrible, bienvenu...

*Jean-Yves Dubath* vit à Lausanne. Il a publié sept ouvrages, dont *La Causerie Fassbinder* (Hélice Hélas, 2013) et *Un homme en lutte suisse* (BSN Press, 2016). Avec *Des géôles* (BSN Press, 2015), il a ouvert un cycle de romans sur l'univers carcéral.

Florian Eglin

## 2, rue des Granges

Les choses avaient mal tourné pour moi. Drôlement même. Comme si tout me filait inexorablement entre les doigts. Comme si ma vie tout entière se résumait à une piste savonneuse inclinée vers un vide vertigineux. Dans la rue, dans ce froid qui mordait chaque parcelle de peau à nu, j'ai subitement donné un coup contre un mur, de toutes mes forces, ou pas loin.

Bien sûr, je me suis fait mal, salement, et j'ai déchiré mon gant, ma dernière paire. Bien sûr, je me suis écorché les phalanges. Alors, j'ai ravalé de mon mieux des larmes rageuses sans faire attention aux rares passants qui me jetaient un œil mauvais. Les Protestants, c'est un peu comme les Japonais, faut pas que ça sorte, il faut enfoncer le clou qui dépasse. J'ai respiré un bon coup, j'ai enlevé mes gants pour les rouler en boule au fond de mes poches et j'ai tamponné mes éraflures avec mon mouchoir, un joli avec une bordure vieux rose. Après, j'ai redressé la tête. Des fois, faire bonne figure, c'est tout ce qu'il reste.

– Eh, connard ! Tu te crois où à taper dans les murs comme ça, hein ?

J'ai levé la tête. Un type me toisait depuis le premier étage de cet immeuble de la Vieille-Ville contre lequel je venais de frapper comme un con qui ne sait plus où aller.

– T'as rien péter, au moins, connard ?

Je me rendis compte que j'avais littéralement explosé un azulejo visiblement très ancien. Même s'il était fendu de toutes parts, on distinguait encore dessus une sorte de créature tricéphale accroupie plutôt inquiétante. La bestiole alambiquée et moi, on s'est regardé en silence. Je me suis dit que péter des trucs qui ont tenu le coup jusque-là, c'est jamais une bonne idée. Ça peut porter malheur. Avec mon mouchoir, j'ai voulu essuyer comme il faut les quelques gouttes de sang qui s'y étaient accrochées, mais la céramique les avait déjà absorbées.

Le mec poussa vers moi un verre de whisky bien rempli, du Caol Ila Cask strength. Du sérieux, de quoi considérer la suite avec l'œil serein et le palais tout doux, prêt à dire oui à presque tout.

– Bon, écoutez, vous êtes au bout du rouleau, ça se voit, hein, ça se voit bien même. Alors on va pas pinailler pour de la faïence vieille comme Hérode. Non, en fait, déclara-t-il en retroussant ses manches et en desserrant une cravate qui coûtait sans doute bonbon, je vais même vous proposer du boulot, du boulot qui paie bien.

Je n'ai rien répondu. Je me suis contenté de pousser mon verre vide vers lui. Avec le sourire du mec qui sait que certaines propositions qui tombent bien se passent de commentaires, il a tranquillement repris la bouteille de Caol Ila.

À la fin du siècle dernier, après des séjours plus ou moins longs, et surtout plus ou moins studieux, au sein d'écoles privées aussi réputées que hors de prix remplies de merdeux suffisants, j'avais enfin obtenu le sésame, un foutu papier avec des formules ampoulées calligraphiées dessus, indispensable viatique qui me permettrait de suivre les sacro-saintes études de droit que la tradition familiale exigeait. Des années durant, mes parents, le visage indéchiffrable, avaient payé rubis sur l'ongle des sommes rocambolesques à des direc-

le persil journal le persil

teurs peu soucieux de pédagogie, mais obséquieux en diable et portant jaquette flirtant avec le poplité. J'imagine que ça avait aidé. Bravo mon garçon, je suis fier de toi, avait lâché mon père à mi-voix, silhouette à contrejour au bout d'un couloir, avant de se barrer au golf ou au tennis, le *Financial Times* à la main.

Moi, c'est en Lettres que j'aurais voulu aller. Cependant, histoire de devenir avocat comme papa, grand-papa et ceux qui avaient précédé, j'ai fait de mon mieux. Heureusement, chassez le naturel et ses fichus penchants, poker, bagarres, paris, courses, beuveries, un cocktail qui ne présage jamais rien de bon aux yeux des bonnes et ennuyeuses gens, il revient au galop, genre la bride sur le cou. Chacun sait ça.

Bref, ce mirage fantasque et stérile, suivre la voie familiale le petit doigt sur le pli du pantalon, avait peu duré. Une belle dégringolade le long de cette piste aussi abrupte que savonneuse avait suivi, pour me voir devenir peu à peu une sorte d'escroc beau parleur en permanence plus ou moins saoul qui vivotait dans des chambres d'hôtel de plus en plus miteuses grâce à son unique talent : faussaire. Une habileté sans doute octroyée par un démon de troisième ordre aux airs madrés. Je me suis alors consacré avec une passion désespérée à cette carrière hasardeuse et imprévue qui s'offrait à moi, mais qui entretenait peut-être un lien ténu avec mon souhait d'étudier la littérature. Après tout, les écrivains ne sont rien d'autre que des fumistes.

Au point où j'en étais arrivé, déshérité avant l'heure, même mes parents en avaient marre de payer pour moi, accablé de dettes aux montants fantastiques, je vivais au jour le jour en mettant scrupuleusement de côté de quoi m'offrir ma bouteille de Jameson quotidienne. Un exercice de plus en plus difficile, un exercice qui me coûtait de plus en plus de faux réalisés d'une main de plus en plus tremblante.

J'étais à bout, ou pas loin. C'est dire si cet azulejo brisé et le verre de Caol Ila qui avait suivi tombaient bien.

J'ai refermé la porte tout doucement derrière moi et je me suis accroupi, aux aguets. La lueur blafarde de la pleine lune s'étalait en une large bande blanche sur la moquette de piètre qualité qui tapissait le sol de ce petit bureau perdu dans les recoins du département de l'aménagement, du logement et de l'énergie. J'ai attendu que mes yeux s'habituent à cette semi-pénombre, puis, glissant sur cette moquette de merdique qualité, mais providentielle, elle étouffait le bruit de mes pas, je me suis avancé vers la table de travail qui trônait au milieu de la pièce.

En prenant garde de ne pas en faire couiner le cuir, je me suis assis dans le fauteuil qui lui faisait face et j'ai essayé d'ouvrir les tiroirs de ce grand bureau un peu à l'étroit dans cet exigu local. En vain. Alors j'ai sorti un petit tanto auquel je tenais beaucoup et que j'avais toujours sur moi « au cas où ». Cette lame épaisse et très résistante viendrait facilement à bout d'un bureau de fonctionnaire de troisième ordre.

– Évidemment, si vous vous faites prendre, nous ne vous connaissons pas, vous n'existez même pas. Bref, c'est comme au cinéma.

Là, le mec avec les manches retroussées avait sorti une liasse de billets violets, ceux avec Jacob Burckhardt dessus, et il avait commencé à faire un origami avec l'un d'entre eux.

Moi, de nouveau, je n'avais rien dit. J'avais juste poussé mon verre sur la table et, pendant qu'il me servait, j'avais terminé son origami sans trop y penser. À la fin, il y avait un chien de mille balles qui me regardait sur la table, taiseux. Avec ses longues oreilles, on aurait dit Anubis, ce chien, le dieu des morts.

En maugréant, je glissai la lame une énième fois le long du tiroir. Ce bureau était plus coriace que prévu et je n'avais pas toute la nuit devant moi : cette histoire de cambriolage improvisé commençait mal. Soudain, je crus entendre une sorte de plainte. Je suspendis aussitôt mon geste. Elle venait de la pièce voisine. Très vite, surfant sur la moquette, je suis allé coller mon oreille contre le mur. Nouvelle plainte. Pas de doute. À côté, quelqu'un subissait quelque chose de malplaisant contre son gré. J'avisai une porte communicante dans la paroi. Mon fidèle tanto à la main, je l'ouvris silencieusement.

La lumière de la lune tomba sur un corps dont le cul, aussi gros que nu que flapi que blafard, s'agitait opiniâtrement sur celui d'une jeune femme dont la tête était écrasée sur le sol par une grosse patte portant

le persil journal le persil

une imposante bague à l'effigie de l'équerre et du compas. Un spectacle craignos qui ne laissait aucun doute sur ce qu'il se tramait là, sous mes yeux. Un viol.

Sans doute mû par un instinct aiguisé par des années passées à vivre avec la conscience que quelqu'un finirait bien une fois par se venger, le type se redressa soudain pour me faire face, le pantalon sur les chevilles, et m'apostropher sans vergogne, droit dans ses bottes, enfin, dans ses richelieus rouges sur mesure.

– Qui êtes-vous? Que faites-vous là? Comment osez-vous m'interrompre. Je voue un véritable culte aux femmes, moi, Monsieur, je suis dans l'exaltation de la palette infinie des femmes, mais celle-ci est une féministe, cette engeance, c'est une transsexuelle psych...

Sans lui laisser le temps de terminer son laïus fienteux, d'un seul coup, je lui ai planté la lame de mon tanto dans la gorge. Après, pour bien élargir la blessure, lui sectionnant la jugulaire, forant profond dans la chair de son cou, j'ai bien tourné dans cette plaie qui béa large telle une gueule hurlant un cri silencieux et désespéré.

Ce mec qui ouvrait trop facilement braguette et clapet est tombé assis en gargouillant avec ses mains autour du cou, fébriles papillons de chair, pour retenir l'insaisissable rideau de sang que son cou déroulait.

– Vous ne l'avez pas raté, dites-donc, me coula en se rajustant une jolie jeune femme au visage tuméfié de vilaine façon.

– C'est parti tout seul.

– C'est parti tout seul? C'est bien une réponse d'homme, ça. Enfin, ce gros porc suffisant l'avait bien cherché. Est-ce que je peux vous renvoyer l'ascenseur? me demanda-t-elle en s'asseyant sur les genoux dudit porc qui râlait, mon tanto soudain à la main, subtile tour de passe-passe.

– Écoutez, vous n'auriez pas la clé du bureau d'à côté, par hasard?

– Ah, je comprends mieux pourquoi vous êtes là. Déjà que ce service est quasiment impossible à trouver. Ce bureau est là depuis toujours, il ne s'ouvre pas sans clé.

D'un geste, elle me désigna un trousseau qui pendait à un clou. La lumière de la pleine lune tombait en plein dessus et il brilla comme un joyau noir.

– Merci, fis-je en jetant un œil au porc qu'elle tortura ensuite avec un acharnement appliqué jusqu'au bout.

Bourreau, victime, je me suis dit en la regardant faire les dents serrées, des statuts peut-être intermittents. Dans un dernier gargouillis, le type argua qu'il regrettait la disparition de la testostérone dans notre société, puis il creva. Elle se releva, couverte de sang, telle une prêtresse des temps anciens.

– J'ai beaucoup hésité entre la médecine et le droit, me confia-t-elle soudain, les yeux dans le vague.

– Vous semblez avoir désormais fait votre choix, non? lui répondis-je en recueillant un peu du précieux fluide vermillon qu'elle avait répandu dans une tasse nespresso qui traînait.

On se tenait tous les deux dans la lueur de la pleine lune qui illuminait les moindres recoins de la pièce avec un porc plein de fatuité mais vide de son sang à nos pieds. On s'est regardé, elle a levé un peu le menton vers moi. On s'est souri. Peut-être que c'était les circonstances, mais on se plaisait.

– Au fait, il y a un foyer de migrants ou de requérants pas loin, me fit-elle d'un ton mutin.

– Je crois que c'est clair, lui répondis-je d'un air coquin.

On checka tranquille et on commença à empiler les morceaux du type. Des fois, pour éviter de se faire emmerder, il faut savoir faire porter le chapeau à ceux qui ne peuvent pas s'en payer.

De retour dans mon hôtel, je louais une chambre particulièrement miteuse au Café de la Fontaine à Chêne-Bourg, je me mis tout de suite au travail. Après avoir casé ma tasse au chaud pour qu'elle ne coagule pas,

le persil journal le persil

je disposai tout ce dont j'avais besoin sur ma petite table que je plaçai face à la fenêtre pour profiter de la lumière, le soleil se levait. Faussaire, c'est un métier qui réclame à la fois une technique irréprochable, une connaissance fine des écritures et, étrangement, une certaine forme de probité. Dans un coin, comme un talisman qui m'enverrait de bonnes ondes pendant que je travaillais, j'avais posé la carte de cette jeune femme qui ne s'en laissait pas conter. Dessus, elle avait ajouté son numéro de portable à la main.

– Bon, une fois que vous aurez fait le papier, attention, il faut bien mettre tous les tampons et l'encre dont je vous ai donné la composition, hein, sinon, ça ne va pas marcher, le tour est quasiment joué, c'est comme si c'était fait.

– Le tour est joué, j'ai répété un peu bêtement en poussant mon verre une nouvelle fois vers le type.

– Oui, le tour est joué, il m'a répondu sans sourciller, si la qualité de votre travail est à la hauteur de sa réputation, l'autre est cuit et le paquet de biftons est pour vous. C'est une belle somme quand même.

Là, il a regardé par la fenêtre un long moment. Par-dessus la ligne des toits, on distinguait les crêtes du Jura, des nuages avec une drôle de forme se profilaient. On aurait dit des mains noires qui avançaient sur la ville. Moi, j'ai vidé mon verre sans me poser de question. Pourquoi l'aurais-je fait ?

Tout ça pour ça, c'est ce que je me suis dit en regardant le résultat d'une longue journée de labeur : une feuille couverte d'une écriture tarabiscotée et de formules alambiquées ad hoc. Derrière moi, la lueur cli-gnotante de la télévision jetait des reflets à la fois pâles et durs sur ce papier garni de nombreux tampons, parachevé d'une signature compliquée exécutée de main de maître, du moins, c'est ce que j'espérais.

Je me suis tourné vers l'écran : *Kwaidan*, de Kobayashi. J'avais mis la télévision en marche pour travailler avec une ambiance de fond, mais bizarrement le film tournait en boucle depuis quatre heures du matin. Avec ce qu'on paie comme redevance, ils pourraient quand même varier les programmes, je me suis dit tout en levant la feuille pour l'observer encore une fois, un peu de biais. J'étais content de mon travail, très content, il fallait juste que le sang et les tampons sèchent encore un peu, après, je pourrais y aller. Sauf que... Non, un petit détail ne jouait pas... Avec cette lumière rasante, à présent, je le voyais bien.

Je me suis préparé un café assez costaud et je l'ai siroté en regardant le soleil se coucher. Trente mille, c'est à ça que je pensais. Trente mille, c'est pas le Pérou, non, mais c'est déjà ça, je ne pouvais pas laisser passer une somme pareille. Après, j'ai regardé la carte qui était toujours au coin de ma petite table. Pourquoi ne pas laisser tomber et l'appeler ? Elle avait tout de même rajouté son numéro à la main. Ça voulait dire quelque chose, ça.

Je distinguai enfin au travers de la bruine glaciale l'enseigne de l'antiquaire. J'avais dû tourner longtemps en rond dans des rues que je connaissais pourtant comme ma poche pour la retrouver. Elle était en japonais, une langue qui me fascinait depuis longtemps et que je maîtrisais en partie. Je me laissai happer par la vitrine et le curieux bazar qu'elle offrait au regard, livres d'estampes illustrant le monde flottant et ses mirages, masques hiératiques ou objets d'ivoire luisants.

Même si je savais très bien la raison de ma présence à la porte de cette petite boutique pas facile à dénicher, j'y suis entré avec ce pas lent du chaland en quête de la bonne affaire, du petit coup d'éclat qui illumine une fin de semaine harassante, un pas compliqué, difficile à maîtriser du premier coup, car il faut à la fois savoir afficher une nonchalance hautaine et une profonde capacité à chinoiser sans fin sur des détails agaçants, époque, prix, signature de l'artisan, pedigree de l'objet, bref vétilleux à mort.

Je dus parvenir à ce bel équilibre sans trop de difficultés, car l'antiquaire, à moitié camouflé derrière un haut paravent noir à la laque si parfaite qu'il me renvoya une image déformée de moi, à la fois monstrueuse et ratatinée, me considéra avec une circonspection pesée au milligramme près.

le persil journal le persil

– Est-ce que vous cherchez quelque chose de particulier ? me demanda-t-il d'une voix de sorcier dérangé en pleine malédiction.

– Oui, je lui ai répondu en lui tendant mon précieux faux.

Il le prit, le leva pour le mettre tout près d'une lampe, et l'examina comme moi je l'avais fait, de biais.

– Joli travail, lâcha-t-il, presque hostile, mais il vous manque quelque chose.

Demeurant à moitié dans l'ombre, il s'était décalé vers son comptoir, une vieille pièce de bois toute patinée, tavelée de taches et de nœuds, sur lequel toutes sortes d'amulettes colorées s'étaient étalées en un pêle-mêle chatoyant.

– Je pourrais vous aider...

Moi, j'avais déjà sorti mon portemonnaie et, les mains posées sur le comptoir à côté d'un gros bocal avec un énorme mille-pattes visqueux qui se débattait dedans, j'attendais le couperet de l'addition.

– C'est trente mille, asséna-t-il.

J'ai refréné un gloussement sarcastique.

– Dans ce cas... rétorquai-je en fermant mon portemonnaie.

– Ou cette carte, là, crachota-t-il très vite, désignant le petit rectangle de carton qui dépassait.

Derrière le marchand, un épais rideau rouge marqué d'idéogrammes et de signes compliqués, indéchiffrables et inquiétants rébus, dominait la scène, ces deux mecs qui négociaient dans la pénombre d'une boutique d'antiquités pas facile à dénicher. J'ai regardé mon portemonnaie entrouvert, la carte, les quelques billets qui me restaient.

– On ne peut pas trouver un arrangement ?

– L'arrangement, c'est ça : trente mille ou la carte, a répondu sèchement le peu commerçant sorcier japonais.

J'ai frappé à de hautes portes garnies de ferrures compliquées qui semblaient me toiser avec morgue, celle qu'on acquiert à force de résister aux siècles qui passent. Le type au whisky avait dit que je pouvais me pointer chez l'autre pour lui présenter le papier à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. En l'occurrence, là, c'était n'importe quelle heure de la nuit, puisqu'il était trois heures du matin. Au moment où j'allais frapper à nouveau, les austères battants s'ouvrirent d'eux-mêmes sur une petite cour pavée avec un puits en son milieu. À l'autre bout, en haut d'un perron, une silhouette féminine distraitemment vêtue d'un peignoir en soie noire orné de motifs dorés m'attendait, nonchalamment appuyée contre l'encadrement de pierres gravées de formes compliquées.

– C'est pour quoi ? me demanda d'un air peu amène cette belle jeune femme aux cheveux très courts qui avait un charmant je ne sais quoi d'oriental.

– C'est pour ça, je lui ai répondu en brandissant sous son nez la feuille qui m'avait tant fait suer.

Elle tenait un rouleau de bandelettes de gaze à la main qu'elle a glissé sous son bras pour considérer longuement mon papier à la lueur de la lune. À un moment, elle aussi l'a mis de biais.

– C'est donc comme ça qu'ils ont choisi de s'y prendre cette fois... fit-elle, le menton un peu dressé vers moi.

– La voie légale, c'est parfois ce qu'il y a de plus évident, je lui ai répondu, très sûr de mon coup.

– La voie légale... murmura-t-elle en me regardant à la dérobée, mais entrez, je vous en prie.

Tandis que je me glissais par l'entrebâillement, nos corps se frôlèrent. Une odeur étrange émanait de

le persil journal le persil

sa peau mate, légèrement saline. Elle s'écarta pour me laisser pénétrer dans un hall spacieux au sol dallé de noir et de blanc qui se terminait sur un imposant escalier à double révolution. Je fis quelques pas qui résonnèrent brièvement dans la pénombre. L'atmosphère était lourde, on sentait que quelque chose de grave venait de se passer ici, comme si l'ombre venait d'avaloir des râles de douleur et de rage désespérés. Le long des murs, il y avait des portes qui s'ouvraient, des corridors dont on ne voyait pas le bout. Cet hôtel bien particulier de la rue des Granges semblait bien plus vaste que sa façade ne le laissait penser.

– C'est peut-être mieux si vous le lui donnez en personne, ce... papier, dit-elle soudain tout près de moi, la main posée sur mon bras. Moi, mon domaine, c'est plutôt les livres : je suis conservatrice. Avant, je travaillais à la Fondation Bodmer. Pour les documents officiels, il est calé.

Elle désigna l'escalier à double révolution d'un geste distrait des doigts.

– Il est tout en bas.

– Tout en bas ?

– Tout en bas.

Soudain, la carte avec le numéro dessus pesa lourd dans mon portemonnaie qu'elle n'avait pas quitté, l'antiquaire m'avait regardé tourner les talons d'un air hargneux. C'est d'un pas peu enthousiaste que je m'approchai de ce vaste escalier qui semblait plonger dans les profondeurs mêmes de la Terre. Avais-je bien fait de renoncer à l'offre du sorcier japonais ? Est-ce que ce coup de bluff n'allait finalement pas me coûter bien plus que trente mille balles ?

Je m'arrêtai en haut des marches et me tournai une dernière fois vers cette énigmatique jeune femme qui me toisait, les bras croisés.

– En fait, il y a une drôle d'ambiance ici, non ?

– Oui.

– C'est un peu déroutant. Toute cette histoire avait plus ou moins bien commencé, j'étais en terrain connu, genre polar, ou roman noir, je dis bien plus ou moins, et là, on se retrouve plutôt dans du gothique à l'anglaise.

Elle eut un sourire un peu moqueur et rajusta son peignoir à motifs dorés.

– Que voulez-vous, parfois, certaines choses nous échappent. Et puis il n'y rien de plus poreux que les genres littéraires. Il y a un wagonnet fixé à la rambarde sur la droite, vous descendrez plus vite comme ça. Vous ne pouvez pas vous tromper, les escaliers ne vont pas plus loin. Pour passer le temps, il a laissé un livre de Dino Buzzati, *Le K*. Vous aurez sans doute le temps de relire « L'Ascenseur ».

L'espèce de petit chariot de train fantôme orné dans lequel j'avais pris place s'ébranla et commença à descendre doucement le long de l'escalier. De loin en loin, de grandes torches jetaient une lueur vive et tremblante sur cette plongée qui ne me disait rien, mais à laquelle je m'étais condamné pour une somme qui m'apparaissait à présent comme dérisoire. Compte tenu de l'évolution des flux monétaires, Judas avait sans doute été mieux payé. À la main, je tenais ce satané faux dont j'étais l'artisan.

Brusquement, une forme immobile bondit sur moi : étouffant un cri, je saisis le Buzzati pour me cacher derrière, mais cette édition de poche ne put dissimuler à mon regard complètement fasciné le corps en partie momifié en partie décomposé d'une femme autrefois égorgée avec un compas encore plongé profond dans son cou. Sur son front, sur une plaque clouée, je pus distinguer quelques mots écrits d'une main enfantine. « Je ne dois pas mettre les doigts dans le cul d'un enfant de quatre ans. » Au-dessus de sa tête qui, bien que morte depuis belle lurette, semblait me dévisager de ses yeux blanchâtres et exorbités, caressé par une lointaine haleine, un panneau oscillait dans la lueur tremblante des torches : 1 / 6 millions.

Sans s'arrêter, le wagonnet continua sa descente. Après un dernier regard sur cette morte qui disparut

le persil journal le persil

dans la courbe de l'escalier, je déglutis avec peine une salive épaisse. Déjà, dans la pénombre, un autre panneau se profilait : 2 / 6 millions. Je passai la main bien à plat sur la couverture du livre, comme pour lisser de mon mieux ses coins légèrement cornés par tant de lectures. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre, à part tenir ce bouquin bien fermé devant moi et passer mes doigts sans relâche sur sa forme rassurante ?

Bien plus tard, après avoir dépassé la haute silhouette d'un noble vieillard momifié, lui, dans les règles de l'art, un impressionnant morgenstern entre les mains, le wagonnet stoppa enfin avec une petite secousse sèche à l'entrée d'une caverne aux proportions gigantesques. Je me levai, peu sûr de mes jambes ankylosées par cette interminable descente qui avait connu six millions d'étapes toutes aussi horribles les unes que les autres et je me tins à la rambarde de l'escalier tandis que le chariot remontait sans m'attendre.

Une étroite passerelle franchissait le vide pour aller s'accrocher à une sorte de vaste plateforme rocheuse sur laquelle un salon à l'anglaise *by the book* était aménagé. Je la franchis le plus rapidement possible sans regarder en bas, mais, dans ma hâte, je lâchai le Buzzati qui disparut dans l'abîme, ses pages froufroutant follement comme s'il croyait pouvoir s'envoler. Arrivé sur la plateforme, je me rendis compte que je ne l'avais pas entendu tomber. Peut-être qu'il tombait toujours. Peut-être qu'il tombe toujours.

Je fis quelques pas dans du mobilier sans doute aussi élégant que peu confortable, je passai en revue de beaux volumes reliés rangés au cordeau dans une haute bibliothèque et finalement mon regard s'attarda sur un lustre impressionnant fixé Dieu sait où, car de plafond, dans cette caverne, il n'y en avait pas.

– Alors, vous avez le papier ?

Je me tournai en sursautant sur un homme en costume Prince de Galles couvert de sang et au visage borgne marqué de plusieurs cicatrices. Il s'essuyait les mains avec une pochette de poitrine à motifs indiens. Une petite porte dissimulée dans la bibliothèque se refermait derrière lui. C'était comme s'il avait émergé des volumes eux-mêmes. Par l'entrebâillement, j'eus juste le temps d'apercevoir un homme qui regardait une femme droit dans les yeux et puis le battant claqua. Je lui tendis le papier sans rien dire.

Il se pencha dessus sans s'en emparer et continua à l'examiner tout en s'essuyant les mains avec sa pochette.

– Joli travail. C'est un faux, mais joli travail. Il manque quelque chose, là, vous voyez ? Il déclara assez vite sans avoir besoin de mettre la feuille de biais.

Il pointait un doigt incroyablement propre sur l'unique imperfection de mon faux. Alors, intérieurement, mais avec un gros soupir quand même, je fis une croix sur mes trente mille balles et on resta tous les deux face à face dans cet endroit improbable, cette caverne tout en bas avec du mobilier anglais dedans, lui en train de s'essuyer les mains, moi en train de ruminer des trucs.

– Il paraît que la famille, ça compte, lâcha-t-il soudain.

– Ah oui ?

– Oui, mais moi, mon épouse s'est barrée avec les enfants, il y a un moment déjà.

– Tiens...

Alors, je sortis mon portemonnaie et je pris la carte qu'elle m'avait donnée. À la lumière de ce beau lustre suspendu allez savoir comment, elle était bien blanche, pleine de clarté.

– Vous n'auriez pas un téléphone ? je lui ai demandé, plein d'espoir.

Lui, il m'a regardé, désabusé, mais déterminé, et il a remis sa pochette pleine de sang en place, contre sa poitrine.

– Je ne sais pas, je crois qu'il est trop tard, pour vous comme pour moi.

Florian Eglin est né à Genève en 1974. Il a publié les trois volumes de la trilogie Solal Aronowicz aux Éditions de la Baconnière et le dernier tome, *Solal Aronowicz. Holocauste*, a reçu le Prix du Salon du livre de Genève en 2016, ex aequo avec Douna Loup. Son dernier livre, *Ciao Connard*, a été publié aux Éditions de La Grande Ourse, à Paris.

Joseph Incardona

# De la boxe en tant que pratique, et du polar en général

Au moment d'attacher mon casque sous le menton, je me demande ce que je fais là, ce qui me pousse à m'exposer ainsi. J'ai 47 ans, je suis père, j'ai un tas de bonnes raisons me conseillant de ne pas monter sur ce ring, ne serait-ce qu'à cause des douleurs que je ressens dans mes articulations après chaque séance. Je tends un bras, puis l'autre : Carlo, l'entraîneur, serre le velcro de mes gants, enfle le protège-dents dans ma bouche. Je mords dedans en salivant, le caoutchouc se moule à mes gencives. Légère douleur, la première.

Je me penche pour passer entre la deuxième et la troisième corde. Mouvement fluide qui me fait baisser puis relever la tête, et je suis sur le ring. Les pulsations s'accroissent, je n'entends déjà plus très bien, l'adrénaline me pète un peu la tronche : le casque couvre les oreilles, le sang afflue au visage. Mon attention est focalisée sur le six par six où s'enfoncent mes chaussures. Premier piège, celui d'une surface plus molle qu'on ne l'imagine, usant les mollets, empâtant le jeu de jambes si on n'y est pas préparé. Monter sur le ring, c'est aller au turbin, comme d'affronter le quotidien, la vie, avec un style particulier. Généreux ou calculateur, naïf ou malin... En boxe, le combat signifie la manière. Ça dépend des cartes qu'on a à jouer, d'un état d'esprit particulier mêlé aux dispositions naturelles, mais surtout du travail et de la pugnacité. L'issue est incertaine et l'affrontement dira ce qu'il en aura été.

La sonnerie retentit, trois minutes de combat, une de pause. C'est le rythme scandé en salle, tout le temps, que se soit pour le saut à la corde, le *shadow-boxing*, le travail au sac, au vélo ou celui avec l'entraîneur lorsqu'il lève et oriente ses pattes d'ours qui déterminent l'enchaînement des coups à porter. À présent, c'est la mise en pratique de ce qu'on n'a jamais fini d'apprendre, ne pas oublier qu'ici on ne se bat pas, on boxe. La voici, donc, la seconde erreur à éviter : se jeter sur l'adversaire, faire monter les tours au point que l'agressivité l'emporte sur le discernement et qu'on commence à faire n'importe quoi. Ce n'est pas le combat de rue, tous les coups ne sont pas permis. La frustration ou la colère engendrent la connerie. Le bon sens conseille d'abord d'observer, d'agacer du gauche, de créer le déséquilibre afin de mener un premier assaut sans s'exposer. En boxe, on pense avant tout à se protéger, l'attaque est consciente du contre toujours possible. Pécher par orgueil est la façon la plus stupide de prendre un coup, voire de perdre un combat.

Dès les premiers échanges, on prend sa distance face à l'adversaire, celle du bras tendu augmenté d'une rotation des hanches et de l'allongement de l'épaule. Cette distance-là est difficile à trouver, elle demande énormément de pratique, elle signifie à la fois marge de sécurité et possibilité d'attaque. C'est elle qui vous permet d'esquiver le coup ou, au pire, de l'encaisser sans dommage. En même temps, elle permet de déployer le maximum de force lors de l'impact. Le muscle n'est qu'une partie du geste. Sans le geste juste, le

coup n'a pas de *punch*, pas de force réelle. Ainsi, la bonne distance et une bonne position de défense (pour un droitier, bras droit replié de façon à protéger le foie, gant couvrant le visage tout en laissant suffisamment de visibilité, tête rentrée dans le prolongement de l'épaule gauche dont le bras relevé jouera du gauche le plus souvent possible afin de limiter l'attaque de l'adversaire) font qu'en réalité le nombre de coups qui portent sont peu nombreux. C'est le grand problème de la plupart des films de boxe, même de chefs-d'œuvre comme *Raging Bull*: les boxeurs en prennent plein la tronche et sont toujours debout. C'est peut-être pour ça, entre autres (et à part l'immense prestation de Mickey Rourke), que *The Wrestler* est un si bon film, car l'illusion du catch se marie parfaitement avec celle du cinéma, beaucoup mieux que la boxe, en réalité. De fait, un seul coup peut suffire pour le K.-O. Le problème se pose encore moins en boxe amateur puisqu'on porte un casque de protection. Ce qu'il faut rechercher, c'est de toucher l'adversaire, marquer des points. Cependant, on peut très bien toucher trois fois sur un enchaînement et en prendre un à la sortie, le point ira aux deux concurrents. Toujours cette histoire de défense: *hit and run*. C'est une tactique de guérilla. Et déjà qu'on y est, démythifions une autre idée reçue relative au K.-O: bien sûr, le coup au visage peut être fatal, mais en général, on l'encaisse étonnamment mieux de ce qu'on pourrait penser (même avec le casque, on le sent passer). Non, le plus radical, c'est le coup reçu au foie: les jambes flageolent, la nausée monte, certains vomissent, et c'est fini. Pas seulement pour le combat, compter trois semaines avant de s'en remettre complètement. Autre élément fondamental en boxe: si possible, toujours fixer l'adversaire dans les yeux, tout au moins ne pas le quitter du regard. Même quand on subit, même quand on est dans les cordes, les genoux pliés: toujours s'efforcer de regarder l'adversaire, la tête dans l'axe du corps, surtout ne pas baisser les yeux ni la tête. Il faut aller contre l'instinct de se détourner du danger. Là encore, ça demande de l'exercice. Tourner la tête, céder du regard équivaut à se saborder. C'est le suicide du boxeur.

Tout ça, bien sûr, est relatif au niveau dans lequel on boxe. Je ne suis jamais monté sur un ring officiellement, ni dans un cadre amateur, encore moins au niveau professionnel, mais je sais que tout ce qu'on peut ressentir, les difficultés décuplées par l'enjeu, la présence du public: plus on monte plus la pression devient forte (j'étais semi-pro, mais au foot, au Servette de Genève). Toutefois, quel que soit le niveau – le mien est celui du *sparring* mené avec force – les problèmes posés sont les mêmes. Un coup reste un coup. À partir de là, le niveau est relatif, car c'est moi qui suis sur ce ring en ce moment et face à cet adversaire particulier. La confrontation avec soi-même ne varie pas, qui que l'on soit, quel que soit le niveau où on se situe. Faire preuve de bravoure équivaut à ressentir la peur, la décharge d'adrénaline. Quand on ne se sent pas, on renonce, on s'entraîne au sac: le sac ne rend pas les coups.

Ici et maintenant, mon problème est le suivant. Ils sont deux, en fait: trouver mon premier souffle, ce qui pour moi a toujours pris un certain temps. Passé cette étape, je finirai en crescendo, j'ai besoin de chauffer, comme un moteur diesel; l'autre est celui de la taille de mon adversaire, qui a les bras plus longs. Je mesure un mètre soixante-quatorze et il en fait facile cinq centimètres de plus pour quatre kilos de moins. Compter également dix ans de moins. Mais la donnée de l'âge est, jusqu'à un certain point, la moins importante: un autre entraîneur du club, Jean-Claude, m'a donné une vraie leçon du haut de ses 54 ans; il a 89 combats en amateur et trente ans de métier dans ses gants. Pour en revenir à mon adversaire, il est donc plus grand et plus agile. L'agilité dépend de moi: entraînement et perte de poids. Quand j'ai commencé dans cette salle, je pesais 96 kilos. J'avais arrêté de fumer dix mois auparavant et je repicolais du lourd, j'étais un super-lourd dans tout le sens du terme qu'évoque cette catégorie. Je suis descendu de seize unités. Je stabilise et en vire encore trois. L'idéal serait 76 kilos. Le poids est l'obsession des boxeurs, il délimite leur catégorie. Si vous êtes au minimum autorisé de votre catégorie et l'adversaire à son maximum, vous en êtes de 5 à 6 kilos de différence. Pour deux boxeurs de même niveau, ces 5 à 6 kilos signifient beaucoup: impact, solidité, assise. Un excellent boxeur du club, un Argentin, a voulu descendre dans la catégorie au-dessous de la sienne pour être au maximum de la catégorie inférieure, justement. Je l'ai vu fondre d'abord de son surpoids et puis baisser en vue des championnats. En vain: à la pesée du matin, il était 300 grammes

au-dessus de la limite. Il est remonté dans sa catégorie habituelle avec les conséquences précitées. Les protéines ingurgitées en toute hâte avant le premier combat n'y ont rien fait : l'autre a gagné aux poings. C'est incroyable de voir les corps se transformer, varier de poids, développer ou affiner une musculature. La boxe a ceci de particulier que l'on est quasiment seul responsable de sa préparation : c'est le boxeur qui va vers sa préparation, qui la suscite et la gère, en quelque sorte : course de fond et vélo (anaérobie), corde à sauter et gymnastique (tonicité, aérobie – éviter la musculation de type « gonflette », ces muscles-là ne servent à rien en boxe), sac et poire (technique et réactivité), *shadow-boxing* (technique), travail avec l'entraîneur (technique, tactique, mental), *sparring-partner* sur le ring (un avant-goût du combat réel). On est toujours seul, en boxe, avant, pendant, après. L'entraîneur coache plusieurs poulains et focalise l'attention sur l'un ou l'autre en vue d'un combat prévu. Et puisqu'entre un combat et l'autre, plusieurs mois peuvent passer, voire des années, le corps évolue, s'adapte à la vie que l'on mène. Le boxeur est sans cesse en train de « revenir », c'est un *comeback* permanent pour atteindre une forme quasiment parfaite, le temps d'un combat, avant d'en revenir, souvent, aux excès banals de la bouffe, de l'alcool et de la cigarette. En ce sens, je m'y retrouve, j'ai longtemps oscillé entre les deux pôles de l'excès : ascèse ou jouissance. La boxe a beaucoup avoir avec la libido déployée en tant qu'énergie durant le combat : la meilleure scène de *Ragin Bull* est peut-être celle des glaçons dans le slip pour débander, caméra voyeuriste dans l'intimité de Jack La Motta et de sa femme.

Ceci ne règle pourtant pas mon problème sur le ring avec mon adversaire. L'excitation, la peur, les assauts et la défense me rendent fébrile. Le protège-dents oblige à ne respirer que par le nez, j'ouvre la bouche pour emmagasiner un peu d'oxygène supplémentaire, mais la fin du premier round n'est pas en ma faveur. Ma poitrine se soulève, aucun de mes coups n'a porté, j'en ai pris trois, tous au visage. Mon nez est endolori (la protection du casque est relative). J'appuie mes bras aux cordes, Carlo me répète ce qu'il faut que je fasse dans pareil cas. Je le sais déjà, mais de l'entendre encore et encore, c'est comme de taper sur ce clou qu'on voudrait laisser tel quel, il ne dérange personne, au fond, laissons-le dépasser. Mais non, le travail bien fait demande autre chose que de faire simplement le comparse. Tel qu'il se profile, le combat convient très bien à mon adversaire. Il est grand, il lui suffit de me tenir à distance, il peut attendre et voir venir comme ça pendant des années, se limiter à placer des contres. C'est à moi de prendre les choses en mains, à moi de donner l'impulsion, d'attaquer sans cesse par le milieu, de passer entre ses bras, de chercher l'uppercut en me baissant. Faire de ma faiblesse de la taille et du manque d'allonge, une force. Soulever mon bras avec mon corps, meurtrir sa ceinture abdominale, prendre des risques. On m'a souvent demandé : « Qu'est-ce qui te pousse à frapper sur un type qui ne t'a rien fait ? » Il y a un paradoxe extraordinaire en boxe : alors que l'on se trouve dans la pure confrontation physique – souvent même littéralement du corps-à-corps et des sueurs mêlées –, l'autre devient une figure absolument abstraite, virtuelle, dès la sonnerie et le début du round. Très vite, on s'aperçoit que c'est contre soi-même qu'on se bat : contre la fatigue et la douleur de son propre corps, contre sa propre stupidité, sa propre inertie, sa propre peur. À tel point que, lorsqu'on a fini et que l'on se congratule, on a l'impression de voir l'autre réellement pour la première fois. Il ne reste rien de ce qui me poussait à frapper, parce qu'il n'y a pas de haine, d'animosité ou de colère. L'autre est un faire-valoir, pas un ennemi.

Chez les professionnels qui s'affrontent verbalement avant un combat, la plupart du temps, c'est de la mise en scène, du *show off*. Le plus souvent, au niveau amateur en tout cas, les boxeurs partagent les mêmes vestiaires. Ils ne vont pas continuer à se taper dessus sous la douche. Il y a le respect de l'adversaire, de celui qui, comme vous, a osé monter les marches et passer entre les cordes du ring. Dans une bien moindre mesure, ici c'est pareil. Bien sûr, ça n'empêche pas les coups bas (coups de tête, dans les reins, pouces dans l'œil), tout est possible en boxe aussi. Mais, la plupart du temps, il existe un cadre : le combat est ritualisé.

La sonnerie retentit, la minute a passé, je ne me lève pas du tabouret car au *sparring* on reste debout durant la pause. Chaque minute est une soustraction : la jeunesse contre laquelle je me bats, ma vieillesse qui arrive. Pêle-mêle, je dirais : constance dans le travail, abnégation, humilité, cycle de vie, mon obstination

le persil journal le persil

(appelons-la «instinct de mort socialement acceptable»), sacrifice, masochisme (se rappeler ce que prendre un coup signifie et puis y revenir). J'ai toujours eu besoin de confronter le réel au virtuel et inversement. Tout est un. Une chose est de le dire, une autre de l'intégrer. Toute la différence entre le savoir et la connaissance. Savoir ne suffit pas. La connaissance, c'est faire l'expérience du savoir. En l'occurrence, elle passe par le coup à éviter, celui à donner, j'arriverai à le toucher deux fois.

Je perdrai aux poings.

Mais j'ai touché deux fois.

Mon étincelle dans cette salle restée telle quelle depuis 1967.

J'ai vu la lueur dans les yeux de l'adversaire: sa surprise, puis sa crainte. J'ai bousculé l'inertie, la répétition immuable, remué la vase au fond du lac bleu, mis en doute: la parole toute faite, l'ordre établi, les conventions, les convenances, les opinions dominantes.

Tout cela dans un lieu où l'air est confiné, où le bruit et l'odeur ont une place prédominante: gants frappant la peau, cuir contre cuir, semelles grinçant sur le sol, souffle, gémissements. On n'a pas le temps de voir, mais il y a l'esthétique de la boxe, les vieux sacs, les vieilles photos accrochées au mur, les objets essentiels à l'entraînement qui ont supporté l'utilisation de centaines de corps, déjà morts ou encore vivants. Sans chichis, sans la daube des salles de musculation, leurs machines inutiles, l'arnaque des salles de gym. Le glamour est un tube de néon, un robinet qui fuit et les toilettes à l'émail jaune. L'effort n'est pas masqué par le discours qui voudrait que l'effort n'existe pas. L'esthétique d'un décor pour de vrai. Où se mêlent fiction et réalité des existences qui passent, dans l'effort et l'affrontement. Chercher à savoir qui nous sommes, comment nous sommes, éventuellement pourquoi nous sommes ici.

La boxe vient de la rue. Pour la rue.

La boxe est figure de la modernité. Comme le jazz et le cinéma.

La boxe est discipline. Sacrifice. Gloire. Corruption. Chute. Tragédie.

La boxe est pain bénit pour les chroniqueurs de destins tourmentés.

La boxe est intelligence du corps.

La boxe est revenir tous les jours sur le même geste.

La boxe est individualisme.

La boxe est bravoure, ce qu'on peut espérer de mieux.

La boxe est le rendez-vous d'un homme avec lui-même dans un lieu et une époque déterminés.

La boxe commence par «b» comme Bukowski. Sur sa tombe, l'image d'un boxeur en position de défense au-dessus duquel il est écrit: «*Don't try*».

La boxe est populaire. Comme le vélo.

La boxe trouve son essor dans la modernité.

Comme le jazz, le cinéma.

Et le polar.

Joseph Incardona vit à Genève. Il est l'auteur d'une douzaine de livres, de scénarios (théâtre, cinéma et bande dessinée), il est aussi réalisateur de cinéma. En 2017, il publiera chez BSN Press *Les Poings*, un court roman sur la boxe.

« J'avais jamais conduit de camion et j'étais jamais entrée dans un commissariat. D'une pierre deux coups, la chose devenait plus intéressante. J'aurais pas cru que c'était si facile de détruire un mur, encore moins celui derrière lequel les flics se planquent. Ils étaient tellement surpris qu'ils ont pas pensé à prendre Joëlle en otage. Ça aurait été la seule chose intelligente à faire, mais fallait pas trop leur en demander. »

Géranium Robert

**le persil journal, numéros 127-128-129, novembre 2016**

Réalisation: Giuseppe Merrone

Mise en page: Daniel Vuataz

Illustration de couverture: graphito de Zivo, tiré du collectif *Leman Noir*, BSN Press, 2012

Les auteurs gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal le persil  
Marius Daniel Popescu  
Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse  
Tél : +41 21 626 1879  
Email : mdpecrivain@yahoo.fr  
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-  
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal le persil  
Président : Giuseppe Merrone  
Vice-président : Dominique Brand  
Secrétaire : Vincent Yersin  
Caissier : Daniel Kamponis  
Email : lepersil@hotmail.com  
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro triple a été publié grâce au soutien

de Sandoz – Fondation de famille, de la Fondation Jan Michalski,  
de Pro Helvetia – Fondation suisse pour la culture, du Canton de Vaud,  
de La Loterie romande, du Pour-cent culturel Migros et de la Ville de Lausanne

Imprimé en Roumanie par S.C. TIPOTEX S.A. Tirage : 1200 exemplaires

**Sortie et présentation du numéro dans le cadre du festival Lausan'noir,  
18 et 19 novembre 2016, Espace Arlaud, place de la Riponne 2 bis, 1005 Lausanne**